



Dramaturgies en dialogue: textes politiques et paroles de femmes *Page E 3*



Le «roman monstre» de **Mariam Petrosyan** lu par Christian Desmeules *Page E 7*

Culture & Livres

CAHIER E - LE DEVOIR, LES SAMEDI 20 ET DIMANCHE 21 AOÛT 2016

TÉLÉVISION



AMAZON, NETFLIX, HBO

Des séries télé américaines très attendues: en haut, *Crisis in Six Scenes* de et avec Woody Allen (Amazon), en bas à gauche: *The Get Down* (Netflix), au centre et à droite: *Goliath* (Amazon). La programmation au petit écran s'annonce diversifiée et bien garnie.

L'impudeur d'un livre-culte

Vingt ans plus tard, retour sur *Marie-Hélène au mois de mars*, de Maxime Olivier Moutier

Roman radical, violent et salvateur, *Marie-Hélène au mois de mars* regagne les rayons des librairies. Son auteur, Maxime Olivier Moutier, en parle plus de vingt ans après son écriture avec un singulier mélange de honte et de fierté.

DOMINIC TARDIF

Maxime Olivier Moutier n'a pas relu *Marie-Hélène au mois de mars* d'un bout à l'autre depuis sa première parution en 1998. Pourquoi? «Parce que ça me touche encore! répond-il sans hésitation. Même si j'ai 45 ans, quand j'en relis des bouts pour en parler dans les cégeps, par exemple, ça m'émeut. J'aime pas ça, et j'aime ça. Il y a des paragraphes extraordinaires. C'est hâletant, tranchant, edgy. Je n'écrirais plus quelque chose comme ça. Il fallait être jeune et en crise. En même temps, c'est un livre qui me rend honteux parce qu'avec le recul, je trouve ça naïfs d'avoir fait ça.»

D'avoir fait quoi? D'avoir tenté de se pendre avec le fil d'un casque d'écoute afin de mater, dans cet espace fragile séparant les deux oreilles, les images de sa blonde on-and-off du moment au lit avec un autre homme. «Près des deux tiers de ce récit furent écrits alors que j'étais interné à l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul de Sherbrooke. C'était en 1995. J'avais vingt-trois ans. À cette époque, la mort était partout», signale Moutier dans la «Note de l'auteur» précédant ce «roman d'amour» (on y reviendra).

Publiée trois ans après avoir été frénétiquement gribouillée en psychiatrie, cette troisième entrée dans l'œuvre de Moutier — qui avait déjà publié chez Triptyque deux recueils de textes brefs, *Potence machine* et *Risible et noir* — jaillit comme une giclée de bile dans le paysage littéraire d'alors, grâce à son style à la fois logorrhéique, télégraphique et maniaquement calculé, brouillant les pistes entre journal intime, récit et thérapie en direct. En refusant de se démentir pour marquer une distance entre ses idées et celles de son narrateur qui dégueule son dégoût de tout, et surtout de lui-même, Moutier ne présente forcément pas son meilleur profil, s'attire l'admiration des uns et le mépris des autres.

«C'est un narrateur qui se fout de tout, qui ne fait pas attention à ce qu'il dit. L'écriture l'aide à se reconstruire», explique-t-il lorsqu'on lui cite quelques passages d'une violence propre à retourner le ventre, entremêlant desirs de faire mal à l'autre et fiévreux fantasmes de mort.

L'inconfort que procure cette visite guidée des confins de la détresse tranche avec le lyrisme des stars de l'époque. «Pour moi, le milieu littéraire, c'étaient Christian Mistral et Louis Hamelin, se rappelle-t-il. C'est un livre qui



Le paradoxe de la surabondance

Bientôt l'ère des 500 séries américaines par année. Mais plus, est-ce nécessairement mieux? Et comment s'adapte le Québec?

STÉPHANE BAILLARGEON

Il faut toujours se méfier des prédictions, surtout quand elles concernent l'avenir des technologies. Il y a un peu plus de vingt ans, en octobre 1994, alors que la création de réseaux spécialisés explosait, Sumner Redstone, président et principal actionnaire du conglomérat Viacom, s'avouait «très sceptique» devant la perspective d'une offre de «500 chaînes et plus», ajoutant: «Je ne comprends juste pas ce qu'on va y regarder.»

Deux décennies et bien plus de 500 chaînes plus tard, la réponse saute aux yeux: on peut y voir un très, très gros tas de tout, du pire, du pas pire et du meilleur, de la télé-réalité jusqu'à plus soif, des documentaires à profusion, des débats et des infos, mais aussi beaucoup, beaucoup de fictions. Il y en a tellement, et d'excellentes, que les plus fins observateurs parlent d'un nouvel âge d'or de la télévision.

Contrairement à la nôtre, la machine télévisuelle américaine ne se repose jamais en période estivale. Une «rentrée d'automne» comme celle qui s'annonce ici dans les prochains jours n'y a aucun sens, ou presque. Les grands réseaux traditionnels ou spécialisés comme les nouveaux joueurs en ligne programment à longueur d'année, non-stop.

De plus en plus, en fait. Entre 2009 et 2015, le nombre de nouvelles séries annuelles (scripted shows) mises en ondes est passé de 210 à 419. Des milliers d'autres ont été

développées à différentes étapes sans aboutir.

Une bulle?

Selon FX Networks Research, les télévisions américaines auront offert environ 450 nouvelles séries de fiction en 2016. L'immense grille propose quelque 1400 émissions déjà au total, toutes catégories confondues. Les diffuseurs du Web comme Amazon fournissent une part de cette manne en expansion.

À lui seul, le service en ligne Netflix aura programmé 71 nouvelles productions sérielles en anglais cette année, davantage que les grilles de HBO, de Showtime et de Starz combinées. *The Get Down*, traitant des origines du rap, qui vient de commencer sa vie utile sur le réseau, a été décrite comme «la série la plus jouissive de l'été» par le magazine français *Les Inrocks*. Il s'agit de la plus chère de l'histoire de Netflix, avec un budget évalué à 120 millions de dollars pour 12 épisodes.

Les grands réseaux historiques des États-Unis (NBC, ABC et CBS), eux, vont proposer environ 150 nouvelles fictions en 2016. Les chaînes spécialisées font le reste, pour arriver à un total de 450. Il devrait y en avoir plus de 50 de plus en 2017. L'ère des 500 nouvelles séries annuelles est à portée de zappette, pour l'an prochain selon plusieurs projections rationnelles, dont celle du président de FX Network. Il a prédit que le seuil de tolérance serait alors atteint.

«Je ne dis pas que nous sommes dans une bulle qui va éclater pour nous faire passer

de plus de 500 séries à la moitié de ce nombre», a résumé John Landgraf au début du mois devant l'Association des critiques de télévision, à Beverly Hills, en Californie.

Il a cependant envisagé un retour à quelque 400 productions annuelles. Il a surtout avancé que les téléspectateurs ne réussissent plus à distinguer dans cette masse disparate «l'excellence de la simple compétence». Sa propre chaîne mise plutôt sur une vingtaine de productions annuelles choisies selon des critères «non industriels et extrêmement personnels».

Tout baigne?

Faire mieux, c'est mieux, évidemment. Mais quel est le rapport entre la quantité et la qualité?

«Honnêtement, je suis encore très ambivalente par rapport à cette explosion de création», dit Stéphany Boisvert, spécialiste de la télé, qui amorce en septembre un post-doctorat sur la sérialisation dans les industries culturelles à l'Université McGill. «D'un côté, en tant que personne qui a une énorme passion pour la télévision et pour la culture populaire de manière générale, je ne vois pas pourquoi il y aurait une telle chose que trop de séries. On peut au contraire revaloriser une production abondante et diversifiée. Je ne vois pas en quoi ce serait un problème.»

D'un autre côté, elle voit bien que la surproduction s'accompagne de défis importants pour cette industrie culturelle en surchauffe. Tous les produits ne trouveront pas nécessairement leur public et la qualité

attendue ne sera peut-être pas toujours au rendez-vous.

«Une grande vague de légitimation a accompagné le début des années 2000, dit la jeune chercheuse. Nous sommes maintenant à un moment charnière: il faut penser à la façon de préserver cette forme culturelle, pour ne pas la faire imploser. Cela dit, je suis très enthousiaste de voir une télévision aussi riche et diversifiée.»

Tout stagne?

L'observation vaut ici aussi. Au Québec, bon an, mal an, il se tourne une quarantaine de séries et une vingtaine de mini-séries, selon l'Observatoire de la culture. Seulement, ce niveau ne change pas, ou presque, depuis des années, tandis que les budgets n'augmentent pas, sauf pour un petit sursaut prévisible à CBC/Radio-Canada.

«La tendance est à la stagnation ici, alors que Netflix investit 6 milliards par année dans la production», souligne Hélène Messier, présidente-directrice générale de l'Association québécoise de la production médiatique (AQPM), qui regroupe les forces vives des écrans. «Les nouveaux grands joueurs internationaux consacrent des sommes phénoménales à la télé. Pendant ce temps, les grands groupes québécois, comme TVA, Corus ou Bell, ont tous demandé des réductions de leurs obligations de dépenses en production d'émissions. Il faudrait au contraire plus d'argent. Nous, nous demandons par exemple que les services numériques contribuent au système pour que

VOIR PAGE 2 : TÉLÉVISION

VOIR PAGE 6 : IMPUDEUR



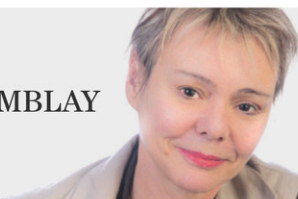
ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

«Je n'écrirais plus quelque chose comme ça. Il fallait être jeune et en crise», lance l'auteur.

CULTURE

Sur la route des consultations culturelles

ODILE TREMBLAY



En cet été radieux, le ministre de la Culture, Luc Fortin, sillonne le territoire du Québec beau et profond. Admirant la splendeur des paysages, on l'espère pour lui, mais avant tout afin de consulter la population, en vue du renouvellement de la politique culturelle. À bientôt 25 ans, celle-ci accuse bien du retard sur l'avenir en mouvement. Hue, donc!

Nos petites ou moyennes villes du Nord, du Sud, de l'Ouest, de l'Est, dans les terres, près des mers ou en forêts, ne voient pas souvent l'ombre d'un ministre de la Culture. Là-bas, on parlera bientôt de l'homme qui a vu l'homme qui a vu le ministre. Voici l'ours déclassé.

Traitées depuis longtemps en cousines pauvres, dont les citadins regardent de haut les drôles d'habitants, les régions (ô l'affreuse expression fourre-tout!) sont traditionnellement les grandes négligées de la vie des arts.

L'aimant des villes comme Québec et Montréal se révèle autrement puissant. Grande est la tentation de privilégier leurs pôles, quand mieux vaudrait célébrer les noces du rat des villes et du rat de champs.

On n'ira pas reprocher au ministre Fortin de se promener dehors à l'accueil de son monde. Bien sûr qu'il faut tendre le micro et la plume aux Québécois de partout pour entendre leurs besoins et leurs rêves en matière de culture

éclatée. Des patrimoines sont à sauvegarder et à transmettre, des artistes émergents, à pousser, des membres des Premières Nations, à rallier au projet de société.

Sur le terrain, les arts de tradition orale se sont émoussés, remplacés par une culture télévisuelle de plus en plus vidée de contenu et par les nouvelles technologies dont la vitesse d'impact empêche de mesurer les atouts comme les pièges.

Lundi dernier, des signaux d'alarme ont retenti de Rimouski: cité sur le site d'ICI Radio-Canada, Eudore Belzile, le directeur du Théâtre des Gens d'en bas, soupirait: «*On est désespérément en manque de projets collectifs dans notre société.*» Et d'inviter, comme tous les observateurs éclairés, au dialogue entre culture et éducation, suggérant, avec raison, la tenue de véritables états généraux sur la culture, tant le champ à labourer est vaste et les replis, profonds.

À Baie-Comeau, mercredi, les gens de la Côte-Nord prenaient à leur tour le micro cette semaine. Neuf personnes, en fait — artistes, promoteurs ou intervenants du milieu —, venues surtout réclamer une meilleure prise en compte des réalités régionales et de l'importante population autochtone. «*Pour une région aussi mobilisée, on a eu peu d'intervenants*», déploraient le ministre.

Tout est dans toute

Certaines communautés du Québec rivalisent de dynamisme pour mettre leurs forces culturelles en lumière, là où d'autres y songent à peine. Quand l'économie vacille, la culture, gros pilier de développement touristique, prend parfois le fossé.

Et comment pourrait-elle se frayer un chemin dans l'esprit et les habitudes des gens sans l'appui d'une économie de partage, d'incitatifs sociaux et d'un bon système d'éducation, pour ne citer qu'eux. Tout est interrelié.

Ça prend un terreau propice pour développer à travers le Québec entier le goût des arts. Et des sous pour s'y adonner.

On entend des voix se mobiliser pour réclamer la hausse du salaire minimum de 10,75\$ à 15\$ l'heure. Parlons là carrément de misère au bas de l'échelle, avec les conséquences sociales qui s'ensuivent. À balconville comme sur les rives de la baie des Chaleurs et sur le sol minier de l'Abitibi, l'endettement des ménages et les inégalités sociales grugent les forces vives des Québécois. Vie culturelle, vous dites? Reste à pouvoir se l'offrir.

À l'écoute ou pas des gens consultés

Ces consultations martèlent beaucoup le message d'une future politique-culturelle-dont-vous-serez-l'auteur. Une approche tantôt féconde, tantôt à côté de la plaque.

La politique culturelle de 1992 s'était beaucoup concentrée sur l'appui à la création, sans se préoccuper de former des audiences et des circuits de diffusion dignes de ce nom. D'où les effets pervers...

Le Québec fourmille de créateurs hors pair, en des domaines parfois pointus, célébrés à l'étranger. L'ennui, c'est que nombre de leurs compatriotes ne possèdent pas les clés pour en décoder les beautés. Comment, dès lors, plusieurs citoyens, même avec la meilleure volonté du monde, pourraient-ils réclamer un meilleur accès à des disciplines jugées par eux

élitistes — musique classique, théâtre de création ou de répertoire, danse contemporaine, opéra, trésors des arts visuels, etc.? Des disciplines dont ils n'ont jamais entendu parler à la maison, sur les bancs d'école ou dans les grands médias qui courtisent le plus bas dénominateur commun pour mieux appâter le client?

La révolution numérique, en transformant les modes de consommation culturelle de fond en comble, génère d'autres coupes à blanc. Des habitudes de lecture y ont goûté. Les nouvelles technologies, en fragmentant le temps de concentration des usagers, n'incitent guère, en parallèle, à la redécouverte des *Chroniques du Plateau-Mont-Royal* ou de *Guerre et paix*, trop longs à lire à l'ère du clip.

Ce sont souvent les musées eux-mêmes, les formations musicales, les théâtres, les bibliothèques publiques, etc., qui se fendent en quatre pour séduire de nouvelles clientèles, alors que l'État n'incite pas grand monde à se cultiver. Dans l'arène publique, seules les productions à grand déploiement sont médiatisées.

Tout est à revoir en matière culturelle, pour avancer avec son temps en embrassant l'ère numérique, soit, mais également pour sauver un héritage commun en voie de sombrer dans l'oubli.

Des trous béants sont à combler. Si bien que cette politique culturelle, par ses vœux tout ouïe, devra adopter pour le bien commun certaines positions jamais mises en avant par le public. Tout ça faute d'avoir su fournir à ses enfants, au long des décennies, des bases minimales pour l'y intéresser.

otremblay@ledevoir.com



NETFLIX

La série *The Get Down*, réalisée par l'Australien Baz Luhrmann, raconte la naissance du hip-hop.

TÉLÉVISION

SUITE DE LA PAGE E 1

la population profite de ces contenus culturels.»

Le Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes (CRTC) vient de changer les règles, qui n'obligent plus les diffuseurs à proposer du contenu canadien à certaines heures de la journée tout en maintenant leurs obligations de dépenses. Le gardien des ondes espère ainsi stimuler la création nationale de qualité. L'AQPM croit que la décision aura l'effet contraire et que de plus en plus de productions étrangères vont occuper les chaînes canadiennes.

«*La semaine dernière, MusiMax, devenu Max, a dévoilé sa*

programmation, rappelle la présidente. On y constate de plus en plus de séries étrangères et relativement peu d'investissements dans la production. Moi, je suis plutôt de l'école qui pense qu'il faut de la quantité et de la qualité. Il faut occuper les ondes et les nouvelles plateformes avec du contenu original en langue française. Le public québécois est encore au rendez-vous. On est chanceux. Le star-système est fort. Les cotes d'écoute sont encore très bonnes. Il faut donc produire plus d'œuvres de qualité.»

M^{me} Messier ne craint pas non plus pour la surabondance américaine. «*Ma position est simple: c'est le public qui décide, dit-elle. C'est une logique de marché: l'offre et la demande s'équilibrent. En plus, les plateformes numériques permettent à certains produits de niche de trouver leurs auditoires à l'échelle globale. Je pense que nous serons dans une phase d'expérimentation pendant encore plusieurs années avant de décrocher qu'il y a trop de séries.*»

Le Devoir

Trop de télé?

La BBC proposait cet hiver un *show* sur la télé ironiquement intitulé *Too Much TV*, comme il existe ici *C'est juste de la TV*. Son slogan concentre notre situation pléthorique où il faut une émission pour les filtrer toutes: «*Si vous ne savez pas quoi regarder, regardez-nous!*»

Le chef scénariste Carlton Cuse (*Bates Motel*) a proposé une allégorie sportive en comparant la surabondance de productions télé à une ligue de football comptant 90 équipes. La qualité du jeu s'en ressentirait. Mais les footballeurs, eux, les bons comme les moins bons, n'en seraient que plus heureux. Les joueurs des écrans se retrouvent dans cette même enviable position. La rumeur veut que Billy Bob Thornton reçoive environ 450 000\$ par épisode pour *Goliath*, produite et diffusée par Amazon. Le *pure player* a aussi attiré Woody Allen, qui dévoilera les six épisodes de *Crisis in Six Scenes* fin septembre. Comme ici, le système repose sur un star-système, le 1% du bottin d'Hollywood emportant la grosse mise.

En même temps, des centaines et des milliers d'artistes et de techniciens bossent sur des productions plus ou moins prometteuses pour du bon argent. «*Si vous êtes un écrivain habile, ce n'est pas si difficile par les temps qui courent, résume un agent d'artistes interviewé récemment par Vulture. Le défi, c'est plutôt de rester employé à longueur d'année.*»

Cette situation paradoxale s'explique par le rétrécissement des saisons. Les séries de 26 épisodes n'ont plus la cote. La norme à 13 déclinaisons par saison cède devant les moyennes productions de six, huit ou dix moutures.

LA LICORNE

SAISON 16/17

direction artistique LA MANUFACTURE

4559, Popineau, Montréal, QC, H2H 1V4, 514 523 8248 - theatrolicorne.com

16 SPECTACLES

13 COMPAGNIES

2 SALLES

LA MANUFACTURE
PORTE PAROLE
LE CRACHOIR
THE BAKERY
THÉÂTRE DU NOUVEL-ONTARIO
THÉÂTRE LE CLOU
PROJET BOCAL
THÉÂTRE URBI ET ORBI
LAB87
LES BICHES PENSIVES
THÉÂTRE DU GRAND CHEVAL
THÉÂTRE CATFIGHT
FÉLIX BEAULIEU-DUCHESNEAU

Partenaire de la campagne d'abonnement

ABONNEZ-VOUS !

THEATRELALICORNE.COM

14-27 AOÛT

MISQA 2016

DIRECTEUR GÉNÉRAL & ARTISTIQUE
ANDRÉ J. ROY

6 CONCERTS EXCEPTIONNELS
SALLE POLLACK • 19H

QUATUORS À CORDES

14-08 **BORODIN** RUSSIE CONCERT D'OUVERTURE

18-08 **ROLSTON** CANADA / **GOLDMUND** ALLEMAGNE

19-08 **MECCORE** POLOGNE / **ARGUS** ÉTATS-UNIS

25-08 **GOLDMUND** ALLEMAGNE / **ROLSTON** CANADA

26-08 **ARGUS** ÉTATS-UNIS / **MECCORE** POLOGNE

27-08 **CALIDORE** ÉTATS-UNIS / CANADA CONCERT DE CLÔTURE

INVITÉS: STEFAN FEHLANDT & VLADIMIR BALSHIN

ENTRÉE GRATUITE / RÉSERVEZ VOS PLACES

MISQA.COM • 514.550.8057

CULTURE › THÉÂTRE



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Selon Sara Dion, les auteurs de cette année ont surpris par leur regard de biais sur le monde.

Quand les générations dialoguent

MARIE LABRECQUE

La cuvée 2016 de Dramaturgies en dialogue sera politique ou ne sera pas. Si les textes inédits lus durant cet événement sont choisis pour leur qualité individuelle, certaines années « une ligne directrice apparaît d'elle-même, comme s'il y avait quelque chose dans l'air qui préoccupait les auteurs », observe Sara Dion, jeune conseillère dramaturgique au Centre des auteurs dramatiques, l'organisme qui orchestre la célébration.

C'est le cas de la huitième édition, d'où émergent quelques filons. D'abord l'âge des auteurs, tous relativement jeunes, même si certains ont déjà fait leur marque. Les six œuvres retenues montrent aussi un souci de recherche formelle. « Et c'est très politisé, engagé. Plusieurs textes comportent une trame féministe sous-jacente. » Le corpus aborde le politique dans son sens large, remettant notamment en question les relations de pouvoir entre hommes et femmes. Mais aussi souvent la politique, avec des références précises à des événements et des personnages identifiables issus du Québec actuel ou du passé proche.

« C'est facile de se casser les dents sur un sujet politique. Ici, c'est très bien mené, avec des points de vue complètement décalés. Les auteurs de cette année ont beaucoup surpris par leur regard de biais sur le monde. »

Nous autres antipodes de Marie-Claude Verdier offre ainsi des « éléments de réalisme magique ». Avec *Histoire populaire et sensationnelle*, lauréat du prix Gratien-Gélinas, Gabriel Plante « prend l'histoire du FLQ à bras-le-corps, dans une perspective originale qui renouvelle un peu notre mode de pensée » par rapport à la génération qui a suivi cette époque.

Zones grises et prise de parole féminine

En général, le cru 2016 pose un regard sur l'héritage laissé aux nouvelles générations, sur les valeurs qui leur ont été transmises, sur ce qui s'est perdu des luttes antérieures. Les pièces témoignent d'une tentative « de saisir le monde et de le façonner », sans pour autant faire table rase du passé. « C'est un combat aussi contre une certaine amnésie. »

La plupart des textes déploient un dialogue

entre plusieurs générations. Un concept qui semble d'ailleurs s'écourter avec le temps. « On dirait qu'une génération s'étend désormais sur 10-15 ans », note Sara Dion, qui, à 29 printemps, constate déjà un fossé, dans sa façon de penser, avec ses cadets d'une décennie.

« Les discours circulent beaucoup plus rapidement. Et les questionnements de valeurs se font en accéléré aussi. Les regards critiques sur nos vies sont beaucoup plus nombreux qu'avant, à cause des médias sociaux entre autres, qui nous renvoient constamment à nos discours. Dès qu'on affirme quelque chose, on peut recevoir sur Internet 10 avis opposés. Parfois, on a un regard presque immédiatement rétrospectif sur ce qu'on fait. Je pense que ça se reflète dans les textes — notamment Moule Robert, de Martin Bellemare. »

Et cette obligation incessante de défendre, voire de réviser, ses idées engendre une « zone grise » dans les prises de position. La conseillère cite comme exemple *Filles en liberté*, de Catherine Léger : pour l'une de ses protagonistes, qui se déclare féministe, « la liberté, c'est de faire de la pornographie équitable... » Les dramaturges n'hésitent d'ailleurs pas à sauter à pieds joints dans les tabous. « Ils sont dans un humour grinçant. Il y a des phrases, des situations qui choquent. »

Avec quatre textes sur six issus de plumes féminines, dont le « résolument féministe » *Chienne(s)*, signé par Marie-Eve Milot et Marie-Claude St-Laurent, et *La machine à révolte*, d'Annick Lefebvre — « peut-être la plus belle ode à l'amitié que j'ai lue » —, l'événement accorde une rare place majoritaire aux auteures. Les hasards de la sélection, mais aussi le fruit de l'émergence de paroles féminines fortes. « Il se passe quelque chose dans la prise de parole. La capacité des femmes à prendre leur place et à s'imposer, croit Sara Dion. Il y a encore des préjugés sur les pièces écrites par des auteures, mais on sent que ça change. »

Collaboratrice
Le Devoir

DRAMATURGIES EN DIALOGUE

Au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui,
du 25 au 31 août
dramaturgiesendialogue.com

ARTS VISUELS

Laval vue de ses berges

JÉRÔME DELGADO

Une île, une ville, le grand échec politique de Pierre Bourque, est une réalité très concrète à Laval — n'en déplaise à l'ancien maire de Montréal. Si concrète, en fait, qu'on oublie que Laval et l'île Jésus ne font qu'une. Avec l'appui de Verticale, centre en art actuel lavallois, deux artistes de Saint-Hyacinthe, Maude Pilon et Simon Brown, ont voulu y voir plus clair.

« Laval est une entité géographique rarement vue en tant qu'île. On pense à elle comme à une banlieue, pour ses activités humaines, pour son asphalte », commente Simon Brown. Nous, on s'intéresse aux lieux qui sont une chose et en cachent une autre, aux phénomènes qui ne sautent pas aux yeux. »

Laval, ville de chars? Pas pour eux. Ou pas juste ça. Réunis par la création littéraire et par des intérêts communs pour l'exploration de territoires, Maude Pilon et Simon Brown se penchent sur Laval comme un tout composé de nature (sauvage) et de culture (humaine).

Leur moyen le plus efficace? En faire le tour, littéralement: le projet *Sans titre* (circonférence 83km) consiste à marcher et à observer Laval à partir de ses rives, à partir de son contour. Quoique marcher semble être un grand mot.

« Je préfère l'image du sur-place », note Maude Pilon. *L'arrêt, la pose, le regard. On est moins dans le mouvement, on est plus dans la redite et dans le détail, que l'on regarde de façon indue.* »

Depuis juin, les deux complices consacrent une bonne partie de leur temps (parfois jusqu'à 10 heures d'affilée) à ce projet aux limites du sensé et de son contraire. Ils en sont rendus aux deux tiers

du parcours, et à quelque 80 points d'observation, qu'ils répertorient au fur et à mesure sur une carte publiée par Verticale sur son site Web.

Leur quête, basée sur une collecte en mots de ce qu'ils voient, prendra la forme d'un livre à paraître en 2017. S'ils ne savent pas encore comment se déclineraient leurs prises de notes, Maude Pilon et Simon Brown imaginent un texte final respirant l'oralité. Nature et urbanité, marche et surplace, écrit et oral. Cette paire d'artistes a décidé d'un faible pour la contradiction.

« Moi, je regarde l'intérieur [de l'île], dit la voix masculine. Elle, l'extérieur. Ça donne presque lieu à des chicanes, car c'est difficile de distinguer l'intérieur de l'extérieur. Dans un marécage, il est où, le contour? »

Premiers constats

Réunis par un projet commun pour la troisième fois, Pilon et Brown ne cherchent pas à devenir un être bicéphale. Bien qu'ils fassent dans le cas présent la même chose au même endroit, ils ne se consultent pas. La cueillette de chacun prend des tournures divergentes, l'une sous forme de « questions aux brindilles et aux emballages [les déchets] », l'autre en tant que vagues descriptions de la réalité.

C'est un constat, intrinsèque à leur travail créatif. Or, dans cette aventure qui consiste à scruter Laval autrement qu'en la traversant et qu'en s'arrêtant au centre de l'île, les découvertes dépassent la seule écriture.

« Il est rare qu'on observe un lieu par sa périphérie. On identifie une ville par son centre-ville, une montagne par son sommet. C'est un constat banal, oui, mais c'est [dans la banalité] que surgissent les différences », analyse Simon Brown.

La Laval des berges, c'est une Laval qui se révèle dépen-

dante de la nature, même dans son urbanité galopante. Une falaise abrupte impose un changement brutal du paysage ou, comme le décrit l'imagé artiste, « l'asphalte se frotte à l'eau ».

100km de berges

Du nord au sud, de l'ouest à l'est, d'un coin plus dense à un autre plus rural, le contour lavallois est très similaire, ont constaté ces deux littéraires terre à terre. Le diable est dans les détails, dit le dicton, mais pour eux, ce sont ces détails, perceptibles à pied, qui font l'intérêt du projet.

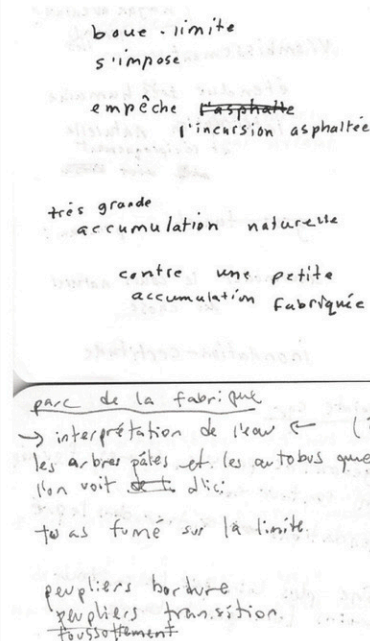
Dans cet exercice de proximité avec 100 kilomètres de berges, Maude Pilon estime pourtant que l'écriture les éloigne de l'expérience du lieu.

« La prise de notes descriptives provoque un dégonflement du réel. Elle permet de se rapprocher d'un lieu inventé qui "convient", dit-elle. Dans notre cas, cette invention est le contour de l'île Jésus, inaccessible dans le réel. Personne n'en fait vraiment l'expérience dans son intégralité. Par l'écriture, nous souhaitons faire apparaître ce lieu-contour. »

Ancré dans l'art contextuel, celui hors des institutions, *Sans titre* (circonférence 83km) a beaucoup à voir avec l'art de la déambulation. Cet art de l'errance a autant fait marcher les Richard Long ou rouler les Bill Vazan dans les années 1970 qu'il pousse encore une pléthore d'artistes à quitter l'atelier.

Le duo Pilon-Brown n'invitera personne à refaire son parcours. L'idée n'est pas là, notamment parce qu'il est particulièrement compliqué. « La principale entrave? La propriété privée », résume Simon Brown, pour qui on finit toujours par trouver son chemin jusqu'au bord de l'eau.

Le Devoir



Maude Pilon et Simon Brown se penchent sur Laval comme un tout composé de nature (sauvage) et de culture (humaine). Extrait de leurs notes.



PILON BROWN

UNE
FEMME À BERLIN

Texte : Marta Hillers
Mise en scène : Brigitte Haentjens
ESPACE GO + SIBYLLINES + Théâtre français du CNA
Octobre 2016

MANIFESTE DE LA
JEUNE-FILLE

Texte et mise en scène : Olivier Choinière
Avec Marc Beaupré + Stéphane Crête + Maude Guérin + Emmanuelle Lussier-Martinez + Joanie Martel + Monique Miller + Gilles Renaud
ESPACE GO + L'ACTIVITÉ
Janvier 2017

AVANT-GARDE

Texte : Marieluise Fleisser
Mise en scène : Denis Marleau
ESPACE GO + UBU
Mars 2017

+ CLARA
Théâtre de l'Opsis

+ NORGE
Théâtre Humain + Théâtre du Trident

+ LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN
Théâtre PÂP

L'ABONNEMENT LE PLUS FLEXIBLE EN VILLE!
ESPACEGO.COM
514 845-4890

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des Arts du Canada

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Hydro Québec

Bell

transat PARTENAIRE DE SAISON

ESPACE GO

CULTURE DE VISU

Presque rien – presque tout

Liz Magor fait l'objet d'une rétrospective couvrant plusieurs décennies de sa création

LIZ MAGOR

Commissaires : Lesley Johnstone et Dan Adler. Au Musée d'art contemporain de Montréal jusqu'au 5 septembre.

NICOLAS MAVRIKAKIS

Cette expo est ponctuée de nombreux panonceaux qui vous diront à quel point les œuvres qui y sont installées sont « très fragiles » et que vous ne devez donc pas y toucher... Et en effet, dans cette rétrospective qui présente plus de 40 ans de création de cette artiste née à Winnipeg en 1948 et qui travaille maintenant à Vancouver, bien des pièces sont constituées de matériaux délicats.

Les nids d'oiseaux qui composent *Bird Nest Kits* de 1975 ou les briques de papier qui structurent l'installation *Production* de 1980 en sont de bons exemples. Et même quand les matériaux ne sont pas si fragiles, il y a néanmoins une précarité de l'œuvre, tout au moins dans son installation, dans son équilibre. C'est le cas de *Gold Box*, de 2015, où un oiseau naturalisé — un de ceux que l'artiste Liz Magor collectionne et qui sont très anciens — est inséré dans un sac de plastique lui-même déposé sur une toute petite tablette de gypse, moulage d'une boîte en carton amollie. C'est aussi le cas de *H.B.C.*, de 2013, une lourde couverture de la Compagnie de la Baie d'Hudson suspendue à un triangle de fil qui semble être sur le point de casser et de laisser chuter son chargement sur le sol.

La question de la fragilité est aussi interpellée à travers le problème plus large de la conservation des œuvres que ce travail met en scène. Le visiteur y pensera par exemple



LIZ MAGOR

L'œuvre de Liz Magor n'est pas que fragile matériellement, c'est une réflexion plus générale sur la fragilité. (Ci-dessus, l'œuvre *Hollow*).

en voyant *Good Shepherd*, composée entre autres de sacs de plastique... J'imagine que ce problème a été résolu par l'artiste, mais visuellement il semble néanmoins encore présent, encore actif, comme si le temps allait réduire à presque rien l'œuvre fabriquée d'éléments disparates et de matériaux précaires.

Voici une expo où de nombreux textiles sont utilisés et nous font réfléchir à la difficulté de leur conservation, même dans un musée. Même lorsque, dans le cas de l'œuvre *Being This*, ces vêtements trouvés au Village des valeurs — dont plusieurs faits de tissus diaphanes — ont été placés dans des boîtes et dans ce qui ressemble à du papier de soie.

Catastrophe et mort

L'œuvre de Liz Magor n'est

donc pas que fragile matériellement, c'est une réflexion plus générale sur la fragilité. Celle des êtres humains, par exemple. Magor met souvent en scène des piles de vieux vêtements qui feront penser au tri que des individus, parfois les membres d'une famille, réalisent dans une maison après le décès d'une personne âgée. La mort plane un peu partout dans cette œuvre. Plusieurs de ses créations ressemblent aux catalogues qui peuvent se produire après une guerre ou une catastrophe naturelle... Certaines de ses piles de vêtements s'apparentent à celles que l'on peut voir dans des musées dédiés à la mémoire des morts dans les camps de concentration.

Mais Magor évoque plus que la fragilité de nos vies et la présence de la mort dans nos vies.

Elle parle aussi de la fragilité des vivants. Souvent, dans ses créations, il y a des références aux sans-abri ou à des marginaux de la société. Cela s'observe dans les deux œuvres intitulées *Burrow* et *Hollow* composées de moulages de troncs de cèdre. Ses troncs d'arbre recréés sont « rembourrés » de sacs de couchage et évoquent des abris de fortune...

Cette fragilité est aussi psychologique, pas seulement économique. L'installation *Messenger* (1996-2002) fait penser à ces cabanes bâties par les obsédés de la survie dans les bois ou par ces individus qui croient que l'État les prive de leur liberté et qu'ils doivent s'isoler en forêt pour se préparer à la guerre... Dans une petite baraque placée dans une salle noire — le ton inquiétant est donné —, éclairée de l'intérieur, le visiteur pourra apercevoir, par la fenêtre et par la porte, un lit de camp, une étagère remplie de boîtes de conserve, un casque de militaire moderne, un casque et une hache moyenâgeuse ainsi que deux grenades... Là encore, l'idée de la catastrophe semble hanter le monde de Magor.

Voilà donc une exposition de pièces très intimistes. Leur présentation dans deux des grandes salles du MAC nuit cependant parfois un peu à leur réception. Le visiteur s'en rendra compte lorsqu'il visitera deux plus petites salles du musée, qui elles ne montrent chacune qu'une seule œuvre... L'atmosphère qui s'en dégage sied mieux à ces fragiles évocations.

Signalons que cette rétrospective se déplacera au Migros Museum für Gegenwartskunst, à Zurich, en février et au Kunstverein de Hamburg à la fin de juin 2017. Voilà un projet qui participera certainement à mieux faire rayonner le travail de cette artiste canadienne.

Collaborateur
Le Devoir

CINÉMA



FILMS SÉVILLE

Kubo et l'épée magique affiche un brio technique renversant.

Ensortelant!

KUBO ET L'ÉPÉE MAGIQUE (V.F. DE KUBO AND THE TWO STRINGS)

★★★ 1/2

Animation de Travis Knight. États-Unis, 2016, 101 minutes.

FRANÇOIS LÈVESQUE

C'est l'histoire d'un petit garçon, Kubo, un conteur né. Dans le Japon féodal, il vit dans une grotte tout en haut d'un pic rocheux où il prend soin de sa mère cataleptique, laquelle ne retrouve l'usage de la parole que le soir venu. Durant le jour, Kubo se rend au village où il relate la légende d'un samouraï mythique en lutte contre le vil roi de la lune. *Kubo et l'épée magique*, c'est l'histoire d'un petit garçon qui, tout conteur-né soit-il, ne parvient jamais à finir son histoire. Parce qu'il s'agit en réalité de la sienne, et qu'elle ne fait que commencer.

Pendant que Kubo joue les narrateurs pour le bonheur de la foule, les feuillets multicolores qu'il traîne toujours dans sa besace s'animent et se plient en figures origamiques complexes par la seule force de sa pensée. Car Kubo possède des pouvoirs magiques hérités de sa mère, la fille désobéissante dudit roi de la lune qui n'a pas renoncé à se venger de sa progéniture.

Lorsque Kubo désobéit et reste dehors une nuit, ses deux tantes, harpies maléfiques à la solde du grand-père, repèrent l'enfant étourdi. S'engage alors une aventure

bien réelle, mais riche en retournements surnaturels, durant laquelle Kubo sera assisté par un grand singe parlant et un samouraï mi-homme, mi-scarabée.

Beauté exquise

Produit par le studio Laika, qui se spécialise dans l'animation en volume, ou *stop-motion*, *Kubo et l'épée magique* (une traduction générique du plus évocateur *Kubo and the Two Strings*, qui renvoie entre autres aux cordes du shamisen, instrument dont joue l'enfant) affiche un brio technique renversant.

Chaque plan est d'une beauté exquise, de sa composition à sa coloration en passant par la grâce des mouvements qui s'y déroulent.

L'histoire sans fin

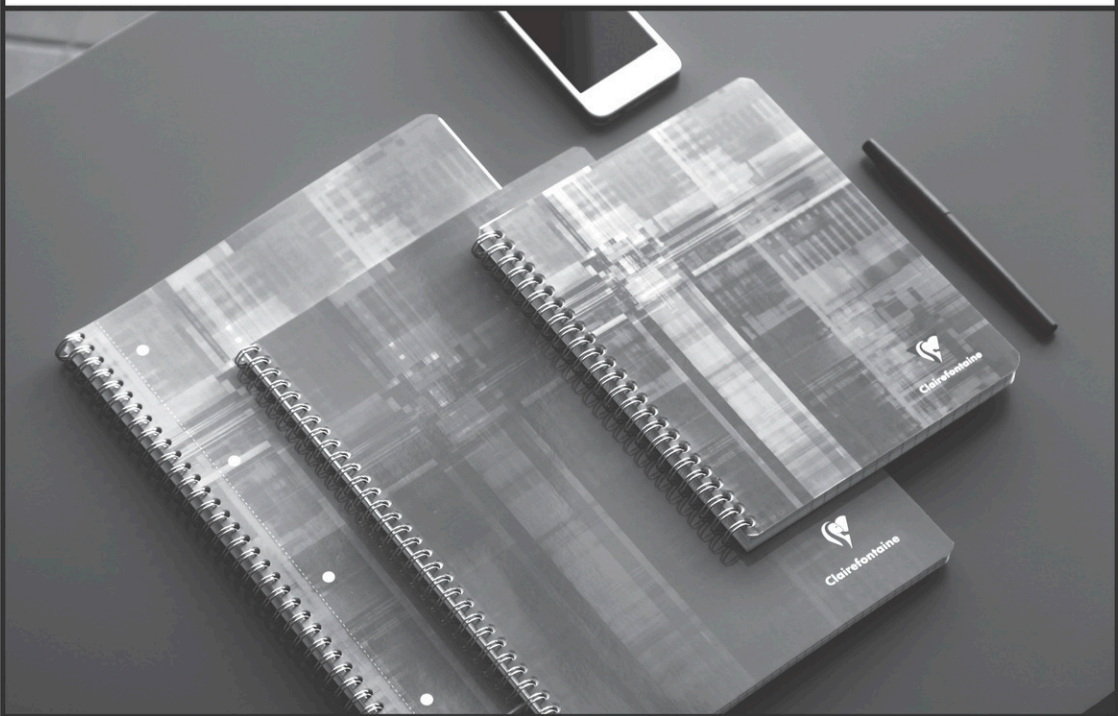
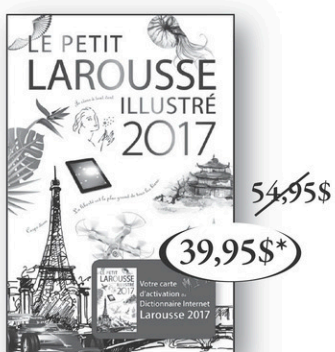
Pour mémoire, on doit à Laika le remarquable *Coraline*. Pendant les deux premiers actes, on se dit d'ailleurs que ce cru-ci égalera le premier — et meilleur — opus du studio. Hélas, comme ses deux prédécesseurs immédiats, *ParaNorman* et *Trolls en boîte*, *Kubo et l'épée magique* s'étire passé l'affrontement final et peine à conclure.

L'ensemble témoigne néanmoins d'un rare brio et, hormis cet écueil ultime, le récit s'avère aussi prenant qu'enlevé.

Domage simplement que le film, comme son héros au commencement, ait tant de mal à finir son histoire.

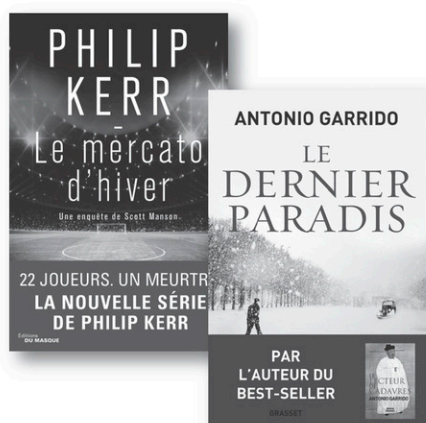
Le Devoir

Une rentrée qui a de la classe!

*Prix annoncé valide jusqu'au 30 septembre 2016

Procurez-vous votre nouvelle édition du Petit Larousse.



PAR L'AUTEUR DU BEST-SELLER

LA FABRIK



Le Royaume des animaux

Du 6 septembre au 1^{er} octobre 2016

Une coproduction du Théâtre de Quat'Sous et de LA FABRIK

Texte Roland Schimmelpenninck Traduction Angela Konrad et Dominique Quesnel Mise en scène Angela Konrad Avec Eric Bernier, Philippe Cousineau, Alain Fournier, Marie-Laurence Moreau, Gaëtan Nadeau, Lise Roy Concepteurs Loïc Bard, Juan Mateo Barrera González, Angelo Barsetti, Catherine Bélieveu, Carol-Anne Bourgon-Sicard, Linda Brunelle, Cédric Delorme-Bouchard, William Durbau, Simon Gauthier, Marie-Audrey Jacques, Anick La Bissonnière et Kenny Lefebvre

Théâtre de Quat'Sous 100 avenue des Pins Est, Montréal

Billetterie 514 845-7277

quatsous.com

25\$ EN PRÉVENTE JUSQU'AU 6 SEPTEMBRE

DEPUIS 1966

Berri-UQAM, info@parchemin.ca

www.parchemin.ca

CINÉMA OUTREMONT
Montréal
theatreoutremont.ca
514 495-9944

UN + UNE
de Claude Lelouch (France)
Avec Jean Dujardin, Elsa Zylberstein
et Christophe Lambert. **8,50 \$**
Le lundi 22 août | 16 h et 19 h 30

CULTURE CINÉMA

STRATFORD ON OUTREMONT
DE LA SCÈNE À L'ÉCRAN 2^e édition
23 au 28 août | 16 h et 20 h
theatreoutremont.ca | 514 495-9944, #1

THEATRE OUTREMONT
Montréal

Après l'hiver

LES INNOCENTES

★★★★
Drame historique d'Anne Fontaine. Avec Lou de Laâge, Vincent Macaigne, Joanna Kulig, Agata Kulesza, Agata Buzek. France-Pologne, 2016, 100 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Dans les livres d'histoire, on circonscrit le déroulement de la Deuxième Guerre mondiale entre 1939 et 1945. Signée le 7 mai 1945 et entrée en vigueur le lendemain, la reddition de l'Allemagne nazie est considérée comme la fin du conflit. On découvre alors l'horreur des camps de la mort dans toute son ignominie. D'autres infamies furent graduellement mises en lumière — les collabos, le pillage systématique d'œuvres d'art, la « neutralité » du Vatican, etc. Certaines, toutefois, furent occultées. C'est le cas du calvaire que vécurent des religieuses polonaises aux mains de l'armée russe, sur lequel le film *Les innocentes* lève le voile.

Le récit démarre en décembre 1945. Affiliée à la Croix-Rouge, la docteure Mathilde Beaulieu participe en Pologne à une importante mission de recherche et de rapatriement des soldats français blessés.

Athée et communiste, Mathilde (excellente Lou de Laâge) voit chaque jour ses convictions renforcées par ce qu'elle voit et entend, à mesure que se révèle à elle l'ampleur du cauchemar dont l'Europe se réveille à peine.

Entre terreur et déni

Pas tant blasée qu'endurcie, Mathilde n'est, cela dit, pas du tout préparée à ce qui l'attend lorsque, une nuit, une nonne paniquée, Maria (Joanna Kulig, investie), vient la trouver.

Dans le couvent des bénédictines érigé à quelques kilomètres du campement, une novice est sur le point d'accoucher.

Violées à répétition par des soldats russes, d'autres religieuses sont enceintes. Malgré leur ventre rond, certaines nient l'évidence (on pense parfois au très beau *Agnès de Dieu*), tandis que d'autres sont terrifiées par ce qui les attend. D'autres, encore, vivent une profonde crise, incapables de comprendre comment leur Dieu de miséricorde a pu leur infliger une telle épreuve.

Réfractaire à toute forme d'intrusion, la mère supérieure (Agata Kulesza, intimidante) accueille Mathilde de mauvais gré.

Pas de réponse convenue

L'une des nombreuses forces du film d'Anne Fontaine (*Nettoyage à sec*, *Comment j'ai tué mon père*, *La fille de Monaco*) est le refus de la cinéaste de simplifier l'enjeu de la foi, qu'il s'agisse de celle, inébranlable, de Maria ou de celle, fanatique, de la mère supérieure, voire de celle, inexistant, de Mathilde.

Chaque déclinaison est ainsi explorée en lien avec cette situation extraordinaire à laquelle la cinéaste n'essaie pas davantage de fournir une résolution facile. Jamais manichéen, le film aborde

franchement, mais avec délicatesse néanmoins, la question centrale de la maternité forcée puis volée, les poupons devant être livrés à des familles des environs.

Incroyablement dense sur le plan psychologique, humain, le scénario reste pourtant limpide, et très efficace dramatiquement parlant, une foule de crescendos mineurs convergeant vers un paroxysme étonnant.

De fait, si, tel qu'attendu, le dénouement est riche en émotions, la sérénité qui en émane est, elle, plus surprenante. Et d'autant plus prenante.

Lumière diffuse

Inspiré par les écrits d'époque consignés dans le journal de bord de Madeleine Pauliac, médecin à l'Hôpital français de Varsovie, *Les innocentes* frappe fort, frappe franc, et surtout frappe juste. Pas une fois Anne Fontaine ne se défile afin de livrer un récit moins dur ou plus édifiant, contrairement, par exemple, à *La rafle*, de Rose Bosch.

Exquise, la facture du film est cela dit complètement justifiée, avec une image longtemps drainée de toute couleur, presque noir et blanc. Au sein de celle-ci persiste toutefois une lumière diffuse, blafarde, et qui gagne lentement en force, à l'instar des personnages.

À l'issue d'une très longue nuit, d'un trop long hiver, cette lumière baignera l'écran, charriant dans son sillage couleur et chaleur.

Et éclairant les parcelles de beauté nées de la laideur.

Le Devoir



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le réalisateur Fede Alvarez veut prendre les clichés à rebrousse-poil.

ENTREVUE

L'art de couper le souffle

Fede Alvarez sur ces clichés qu'il détourne dans son thriller *Ne respire pas*

FRANÇOIS LÉVESQUE

Imaginez: vous êtes aveugle et, à votre insu, des brigands se sont introduits chez vous. Silencieux, ils rôdent dans la maison... Utilisée au meilleur effet, cette prémisse a donné d'excellents suspenseurs, comme *Seule dans la nuit*, avec Audrey Hepburn, et *Terreur aveugle*, avec Mia Farrow, mais depuis, la formule est devenue un brin ringarde. Arrive le thriller *Ne respire pas*, qui inverse celle-ci en transformant les intrus en proie et le maître de céans privé de vision en prédateur. Prendre les clichés à rebrousse-poil est en l'occurrence une préoccupation constante pour le réalisateur Fede Alvarez, rencontré plus tôt cet été à Fantasia.

Né en Uruguay, Fede Alvarez a réalisé quelques courts métrages d'horreur dont l'un, *Panic Attack!*, a attiré l'attention de Sam Raimi sur YouTube. Réalisateur et producteur à succès, entre autres de la première trilogie de *Spider-Man*, Raimi lui a confié les rênes du remake de son succès-culte, *L'opéra de la terreur* (il coproduit aussi *Ne respire pas*).

« Une telle marque de confiance en début de carrière, c'est inespéré », confie Fede Alvarez. *J'ai procédé avec L'opéra de la terreur de la même manière qu'avec Ne respire pas. Dans l'original de Sam, on avait un héros propre; j'ai opté pour une héroïne toxicomane. C'est encore le cas dans Ne respire pas: Rocky, qu'incarne Jane Levy, se révèle graduellement le personnage principal. De la même manière, je n'ai pas une jeune femme gracile dans le rôle de l'aveugle, mais plutôt un vieux soldat rusé. Peu importe le projet, quand je commence à réfléchir à une intrigue, je me pose d'abord la question: "Comment la plupart des films raconteraient ça?" Et je fais l'inverse. »*

Tel est pris...

Ne respire pas relate un vol qui tourne mal alors que les trois jeunes complices, Rocky, Alex et « Money », s'aperçoivent avec effroi qu'ils ont dangereusement sous-estimé le propriétaire de la maison qu'ils ont décidé de dévaliser.

« Habituellement, le héros ou l'héroïne aurait été la personne victime de la violation de domicile; beaucoup de films reposent sur cette formule-là. Donc, évidemment, je trouvais intéressant, encore là parce que ça me paraissait plus original ou enfin moins attendu, de faire

de mon aveugle l'antagoniste et de faire de mes trois jeunes voleurs les protagonistes en rendant relativement attachants en dépit de l'acte répréhensible qu'ils commettent. En explorant leurs vies personnelles, surtout celle de Rocky, on comprend leurs motivations, à défaut d'approuver leurs actions. »

En effet, les personnages ne sont pas des « gentils ». Il y a les « pires » et les « moins pires ». « Il n'y a pas de héros dans le film, ce qui est également inhabituel pour un thriller produit à Hollywood », note Fede Alvarez. Par contre, ça ne l'a pas toujours été: je pense à Hitchcock avec *L'inconnu du Nord-Express* ou encore *Psychose: preuve ultime qu'on peut s'attacher à des personnages louches. Avec des personnages ambivalents sur le plan moral, on ne sait jamais qui va gagner... si quelqu'un gagne. Et ça, c'est génial. »*

Ville fantôme

Un autre aspect ingénieux du film est que Fede Alvarez en fait presque un récit de maison hantée, avec cet ancien soldat aux yeux blancs et vitreux tel un véritable spectre vivant.

Dans cette optique, *Ne respire pas* use habilement de la déliquescence urbaine qui ronge Detroit, théâtre de l'action et désormais authentique ville fantôme (seules quelques prises de vue y ont été effectuées, la magie du cinéma faisant le reste).

« Le décor, l'environnement immédiat, c'est un élément important dans le succès d'un film », croit Fede Alvarez. *Forger une atmosphère, surtout quand on essaie de générer de la tension, c'est fondamental. »*

Dans l'expectative

La tension, ce réalisateur qui monte semble vouloir s'en faire une spécialité. Envisage-t-il d'aborder d'autres genres pour autant?

« Je reste ouvert à tout, mais j'avoue me sentir des affinités avec le suspense. Les défis narratifs inhérents à ce genre-là sont très stimulants. Idéalement, avec un bon suspense, on doit se débrouiller pour que le spectateur ne sache pas comment l'histoire va être bouleversée et qu'il ne puisse pas deviner comment elle va se terminer. C'est dans l'expectative qu'on est le plus à cran. »

Et qu'on retient son souffle.

Le Devoir

Ne respire pas prend l'affiche le 26 août.



MÉTROPOLE FILMS

Inspiré par les écrits d'époque consignés dans le journal de bord de Madeleine Pauliac, *Les innocentes* frappe fort, frappe franc, et surtout frappe juste.

Une quête éperdue

LES COWBOYS

★★★ 1/2
Western de Thomas Bidegain. Avec François Damiens, Finnegan Oldfield, John C. Reilly, Agathe Dronne, Djemel Barek, Leila Saadali. France, 2015, 105 minutes.

ODILE TREMBLAY

Film romanesque et ambitieux rempli d'élipses, avec des fulgurances et quelques temps morts, *Les cowboys* de Thomas Bidegain, scénariste français de renom (*Un prophète*, *Dheepan*, etc.) passé à la réalisation, trouve des échos profonds dans les remous actuels du djihadisme, avec une finesse et des pans de mystère préservés.

Bidegain, qui se révèle ici un excellent directeur d'acteurs, s'était au départ penché sur la radicalisation d'avant le 11-Septembre, puisque le film démarre au milieu des années 1990, mais les attentats en France ont perturbé et son tournage à l'heure de *Charlie Hebdo* et sa diffusion dans la foulée des tueries de novembre dernier, lui offrant un écho troublant. Le film humanise ces conflits en les incarnant, sans chercher à comprendre les causes de la radicalisation, seulement à travers ses conséquences familiales. La réalisation est souvent brillante, faute d'une constante homogénéité, et on suivra les lende-mains de ce cinéaste plein de promesses.

Riche idée de départ, longuement et bien mise en scène: asseoir les prémisses dans une fête country, dont des campagnards français sont adeptes. Ce terreau d'acculturation s'impose dès lors comme une métaphore d'une France coupée de ses repères et le film s'y amarré en western; cowboys contre Indiens (ici les musulmans). Au cours de cette fête, la jeune fille d'une famille disparaît, et ses liens avec un djihad, dont l'Occident ne connaît alors pas grand-chose, se manifestent au fil de l'enquête.

Film en deux temps, déroulé sur quinze ans, les héros père et fils s'y succèdent au premier rôle, avec un formidable duo d'interprètes: François Damiens en père justicier et Finnegan Oldfield en adolescent sacrifié appelé à



AXIA FILMS

Cette première réalisation de Tomas Bidegain foisonne d'idées.

devenir homme-pont entre les deux mondes.

La première partie est centrée sur la quête paternelle, sous l'obsession de cette fille à retrouver, qui entraîne le personnage, avec ou sans chapeau de cowboy, par monts et par vaux jusqu'au Yémen, au péril de sa vie et de celle de son garçon, y perdant tout (comme Daniel Auteuil dans *Au nom de ma fille* de Vincent Garenq).

On n'avait jamais vu le Belge François Damiens (*Suzanne*, *La famille Bélier*, etc.) dans ce type de rôle d'homme fort, colérique, monomaniac. Or il excelle dans un registre sombre et dur que les cinéastes devraient lui faire épouser plus souvent.

Le second segment, situé au Pakistan puis dans la campagne française retrouvée, affiche davantage de faiblesses et de références appuyées au western. John C. Reilly y incarne en outre avec un sourire en coin un Américain chasseur de têtes. Des amours entre une jeune Pakistanaise et Kid, après des péripéties dignes du Far West, jouent de facilité, mais le jeune acteur s'ajuste brillamment aux mutations de son personnage.

Si *Les cowboys* embrasse large, en échappant quelques fils de son intrigue à tiroirs, reste que cette première réalisation de Tomas Bidegain foisonne d'idées et montre une audace et souvent une justesse que bien des réalisateurs chevronnés pourraient lui envier.

Le Devoir

cinéma thèque qc	cinéma thèque qc	cinéma thèque qc	cinéma thèque qc	cinéma thèque qc	cinéma thèque qc	cinéma thèque qc	cinéma thèque qc	cinéma thèque qc	cinéma thèque qc
<p>À la poursuite de la paix Un documentaire de Gary Betel, 85 min - VOSTF</p> <p>ÉGALEMENT À L'AFFICHE: <i>Parfaites</i> - Jérémie Battaglia - VOF 16h30 <i>Téléphone rose (Phone Whore)</i> - Farzin Farzaneh - VOSTF</p>					<p>Le chant des étoiles Un documentaire de Nadine Beaudet, 76 min - VOF</p> <p>Du 22 au 25 août, 18h15</p>				
<p>335, boul. de maisonneuve est berri-uqam</p>					<p>(514) 842-9768 cinematheque.qc.ca</p>				
<p>cinéma thèque qc</p>					<p>cinéma thèque qc</p>				

CULTURE › LIVRES

IMPUDEUR

SUITE DE LA PAGE E 1

prenait des permissions et qui en a donné, je pense. Ce que les cégépiens me disent aimer, habituellement, c'est qu'ils sont en contact avec un gars libre. C'est un livre cru, mais vrai.»

Impudeur nécessaire, ou pas?

Malgré toutes les images sordides tyrannisant le narrateur de *Marie-Hélène au mois de mars*, la plus grande violence de ce livre-culte tient sans doute à son impudeur. En choisissant de préserver les véritables prénoms des acteurs de cette période trouble de son existence (certains gardent même leur nom de famille), Maxime Olivier Moutier entrainera avec lui plusieurs personnes sous la désagréable lumière de l'espace public. Une décision que l'on ne prend pas dans l'espoir de se réconcilier avec ceux qu'on a blessés, et qui pose toujours de façon spectaculaire la millénaire question de ce que l'art peut se permettre au nom d'une certaine vérité.

«Aujourd'hui, je prendrais plus de précautions», avoue l'auteur du récent *Journal d'un étudiant en histoire de l'art*. «Pourquoi heurter des gens pour rien? Je me dirais peut-être que je n'ai pas besoin d'écrire ça comme ça, pour exprimer cette idée-là. En même temps, c'est le livre d'un gars qui écrit pour lui. Je ne savais pas alors, comme je le sais aujourd'hui, ce que peut être l'impact d'un livre. Est-ce que je republierais ça? Peut-être pas. Je suis content de l'avoir fait, mais ce qui est sûr, c'est que ces événements ne seraient qu'une anecdote dans ma vie si je ne l'avais pas fait, alors que maintenant ça me définit en partie.»

Roman d'amour.

La mention placée sur la couverture de Marie-Hélène au mois de mars résonne toujours comme une provocation.

Bien que d'un ton dont la dureté ne s'est pas adoucie depuis 1998, *Marie-Hélène au mois de mars* trouve aujourd'hui de nombreux rejets sur le Web et les réseaux sociaux, où fleurit une nouvelle culture de la confession salvatrice et où l'on brandit sa propre nudité émotive comme un acte de courage. «C'est une œuvre qui génère plus la controverse que lors de sa parution, pense malgré tout Maxime Olivier Moutier. Le tabou de la maladie mentale est encore fort. Je n'en reviens toujours pas mais, il y a quelques années, des parents ont essayé d'interdire le livre au cégep de Victoriaville, de peur que ça donne des idées suicidaires à leurs enfants.»

Un roman d'amour, vraiment?

Roman d'amour. La mention placée sur la couverture de *Marie-Hélène au mois de mars* tel que publié d'abord chez Triptyque, et de nouveau placée en couverture de la récente réédition signée Marchand de feuilles, résonne toujours comme une provocation. Pourquoi qualifier ainsi l'histoire d'un jeune homme ne rêvant à rien d'autre qu'à son sang s'écoulant lentement dans le drain de la baignoire?

«Parce que c'est un livre d'amour! s'exclame Moutier. *L'amour en littérature, pour moi, c'était les Harlequin, les chevaux et la plage, et je voulais dire que c'est aussi ça, l'amour. Ce qui arrive dans ce livre-là ne se peut que par l'amour. C'est un suicide d'amour.*»

Existe-t-il vraiment une telle chose qu'un suicide d'amour? «Je comprends ce que tu veux dire, mais la haine et l'amour, c'est proche, oui. Ce sont les gens qu'on aime qu'on hait le plus. On se crisse des gens qu'on n'aime pas, on ne les hait pas.»

«J'ignore encore pourquoi j'ai décidé de rendre publique une pareille chose, qui m'apparaît aujourd'hui tellement intime», se demandait Maxime Olivier Moutier en 1998. At-il depuis trouvé réponse à sa question?

«Comme la psychanalyse, l'écriture permet de restructurer ce qui s'est écroulé. Vouloir faire quelque chose avec sa souffrance, c'est déjà vouloir rester en vie. Je pense que c'est ça, la réponse.»

Collaborateur
Le Devoir

MARIE-HÉLÈNE AU MOIS DE MARS

Maxime Olivier Moutier
Marchand de feuilles
Montréal, 2016, 257 pages



WIKIPÉDIA DOMAINE PUBLIC

Ce n'est pas parce que Hitler était fasciné par Wagner que Wagner est une cause de la montée du nazisme.

L'antisémitisme de Wagner décrypté

CHRISTOPHE HUSS

Autant le livre de Kent Nagano, *Sonnez, merveilles!* (Boréal), et l'ouvrage de Brian Moynahan, *Le concert héroïque* (Jean-Claude Latès), racontant l'histoire du siège de Leningrad et de la création de la 7^e Symphonie de Chostakovitch, avaient dominé le chapitre livres musicaux de la première partie de la saison 2015-2016, autant la première moitié de 2016 est écrasée par deux ouvrages majeurs au sujet de l'opéra: *La civilisation de l'opéra* de Timothée Picard chez Fayard et *Wagner antisémite* chez Christian Bourgois.

La question de l'antisémitisme de Wagner ne se pose même pas. Dès la première de trois citations judicieusement mises en exergue, Jean-Jacques Nattiez met clairement la table: «J'avais une vieille dent contre cette juiverie et cette rancœur est aussi nécessaire à ma nature que la bile l'est au sang.»

Le sujet lui-même a déjà été largement abordé. Mais a-t-il été «traité», scruté, comme il l'est ici? Pas à ma connaissance. Jean-Jacques Nattiez approfondit tout. D'abord, on trouve dans une nouvelle traduction tous les textes originaux écrits par Wagner, dont le plus immédiatement éloquent, *La*

judéité dans la musique. Textes et contextes sont analysés.

Ensuite, Nattiez ouvre le débat sur le père de Wagner. La mère du compositeur ayant eu une liaison avec un acteur du nom de Ludwig Geyer, ce dernier était-il le vrai père de Wagner? Et Geyer était-il Juif? Quoi qu'il en soit, la recherche de la paternité hanta Wagner et imprègne notamment *Lohengrin*.

Grosso modo, on peut s'entendre sur la dichotomie suivante: Wagner était un musicien de génie, l'autre, un personnage peu recommandable. Cela sépare les choses et c'est finalement assez confortable. Mais on peut aller plus loin, et l'importance capitale du livre *Wagner antisémite* est de franchir une étape supplémentaire en reliant la vie et l'œuvre, c'est-à-dire en traquant l'antisémitisme dans les compositions et les livrets.

Certes, on avait quelques évidences sur le fait qu'Alberich qui vole l'or du Rhin pour dominer le monde était une caricature antisémite. Alberich, Mime et aussi Hagen le sont. Nattiez montre et analyse pourquoi et comment l'antisémitisme s'instille dans des paroles ou leur traitement musical.

L'exemple le plus éloquent et original est cependant celui du personnage de Beckmesser dans *Les maîtres chanteurs*, Nattiez prouvant que la sérénade est la caricature d'une

prière intitulée *Retzai*. Ces dimensions sont peu à peu perdues aujourd'hui, surtout et y compris dans l'interprétation. Il serait intéressant de voir si une interprétation «authentique» serait comprise par les auditeurs...

Jean-Jacques Nattiez, toujours très scrupuleux et méthodique, montre comment le racisme s'est élargi dans *Parsifal*, avec le côté ouvertement arabisant du haïssable Kundry et de ses filles-fleurs. On remerciera aussi l'auteur de mettre les points sur les *i* en ce qui concerne le national-socialisme. Dans *Wagner est-il la cause de la Shoah?*, Nattiez affirme haut, fort et avec raison que ce n'est pas parce que Hitler était fasciné par Wagner que Wagner est une source ou une cause de la montée du nazisme et de ses pires atrocités.

Lecture passionnante, donc. On espère que l'index des noms propres, qui a connu quelques problèmes dans notre exemplaire, a pu être reconstitué pour les tirages suivants.

Le Devoir

WAGNER ANTISÉMITES

Jean-Jacques Nattiez
Textes de Wagner, traduits de l'allemand par Marie-Hélène Benoit-Otis
Christian Bourgois éditeur
Paris, 2015, 695 pages

POLAR

Alice au pays des cauchemars

MICHEL BÉLAIR

Il arrive que certains livres ne se laissent lire qu'entre les lignes alors que d'autres se lèvent quelque part, en filigrane presque, au-delà même des mots. Mais quelle que soit la façon dont on lira cette étonnante histoire, on se rendra compte deux pages avant la fin... qu'on s'est fait avoir tout au long!

Bizarre d'impression qui tient à la fois de la surprise, de la frustration et, disons-le carrément, de l'admiration devant une réussite exceptionnelle.

La «tentative» de la 105

On connaît peu de choses de ce Michel Moatti sinon qu'il enseigne la sociologie à l'Université de Montpellier III et qu'il a déjà été journaliste. Il signe ici son troisième roman après *Retour à Whitechapel* et *Blackout Baby* publiés dans la collection «Grands détectives» chez 10-18, nous apprend également la quatrième de couverture. C'est bien. Mais tout cela ne prépare absolument pas le lecteur au choc qu'il va vivre ici...

Il s'agit en fait de l'histoire d'Alice Hoffman, une jeune femme qui sort d'un profond coma de 53 jours après une tentative de suicide. Rapidement on apprend qu'elle n'a pas pu supporter la perte de son fils Franck, 11 ans, emporté par un mur d'eau sur le bord d'un canal lors d'un orage violent. Une histoire donc qui se passe surtout dans un lit de la clinique Belmont, un centre de «soins de suite» situé en banlieue parisienne, mais qui nous amènera dans le Morvan profond, le long des écluses du Nivernais, et même jusqu'à Baltimore et en Australie...

L'histoire d'Alice est touchante et l'écriture de Michel Moatti, brillamment ciselée. Il faut dire que le lecteur découvre tout ce qui arrive à Alice par le biais de sa faible présence à la réalité: c'est elle qui raconte si merveilleusement cette histoire extirpée un mot, une image à la fois des brumes de sa conscience torturée par la culpabilité. Les détails techniques du suicide d'abord puis la surprise de ne plus être morte et la culpabilité qui revient. Et l'absence du fils. Douleuruse.

À la clinique, on tente de la faire parler pour qu'elle se libère de ce poids, mais rien n'y fait. Jusqu'à ce que surgisse un impossible personnage, Van Dern, un flic en convalescence qui apparaît au bout du lit d'Alice et qui lui dit: «Et si votre fils n'était pas mort...» Cette phrase aura l'effet d'un électrochoc: Alice se remettra à revivre en devenant complice de Van Dern. Lentement, on en apprendra alors un peu plus sur elle, sur son métier, ses goûts, ses lectures... Entre autres sur son affection pour Poe et surtout sur ce livre bizarre qu'on lui a remis à la clinique et qui se déroule en Australie, au pays de l'Arrière, et qui met en scène aussi un jeune fils nommé Franck.

Bientôt, on verra Alice et Van Dern s'échapper tous deux pour mener l'enquête sur le terrain — ce qui nous vaudra des pages admirables sur le Morvan. Et c'est là, près de ces fameuses écluses, que toute l'histoire ressurgira difficilement, comme arrachée du tourbillon bouillonnant dans lequel Alice et Franck ont sombré ce jour-là. Sauf que, concrètement, l'enquête tourne en rond et que rien n'en ressort vraiment... jusqu'à ce que l'on saisisse, deux pages avant la fin, à quel point l'auteur et son personnage nous ont entraînés dans les méandres de la plus pure fiction que l'on puisse imaginer. Celle-là même qui s'écrit sous nos yeux en se servant du moindre élément.

Ce livre est un piège admirable et ce serait un sacrilège de vous en dévoiler l'élément essentiel: allez donc vous y perdre en attendant le prochain opus de Michel Moatti.

Collaborateur
Le Devoir

ALICE CHANGE D'ADRESSE

Michel Moatti
HC éditions
Paris, 2016, 300 pages

Une œuvre pédagogique sur une science mal-aimée

ARNAUD STOPA

En recevant en 2014 le prix de la Banque de Suède en sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel — qui, malgré ses habits, n'est pas un prix Nobel —, l'économiste Jean Tirole a dû sortir de son rôle de chercheur discret pour faire face à une aura médiatique nouvellement née.

En publiant *Économie du bien commun*, le président fondateur de l'École d'économie de Toulouse livre une œuvre pédagogique sur une science économique mal-aimée, et ses prises de position libérales sur les grands enjeux actuels n'aideront pas à mieux apprécier la discipline.

Dans ce livre construit en deux parties — l'une, assez longue, sur le rôle de l'économiste, l'autre, plus intéressante, sur ses idées — et où les chapitres peuvent se lire indépendamment, il rappelle que les «humbles» écono-

mistes ne sont pas des devins. Comme les médecins, ils «diagnostiquent», proposent si nécessaire le meilleur traitement adapté étant donné l'état (forcément imparfait) de [leurs] connaissances». Mais aucun d'eux ne pourra prédire le jour exact d'une crise — cardiaque pour l'un, économique pour l'autre.

Tout comme la médecine, les sciences économiques seraient neutres. En considérant cela, l'économiste essaye de nous faire croire que ses solutions sont des vérités absolues, fondées sur des résultats «empiriques» et approuvées par une communauté scientifique composée, après tout, par de bons économistes — ceux qui acceptent «le cadre unificateur de l'économie moderne» —, rejetant les autres — préoccupés par les «pensées économiques obsolètes et des débats entre économistes anciens». Ainsi, «je n'ai jamais entendu les partisans

de la relance fiscale [dont Tirole n'est pas partisan], comme Joseph Stiglitz ou Paul Krugman, dire qu'il fallait un marché de l'emploi dual ou qu'il fallait instaurer un temps de travail réduit».

Malgré les thèmes qui abordent avant tout les problématiques françaises, le docteur honoris causa de l'Université de Montréal amène des réflexions qui peuvent alimenter le débat au Québec.

Le rôle de l'État? «Notre choix de société n'est pas un choix entre État et marché [...]. L'État et le marché sont complémentaires et non exclusifs. Le marché a besoin de régulation et l'État, de concurrence et d'incitations.»

Plus loin, celui qui souhaite voir l'État «dépenser moins, mais mieux» dira que «la conception de l'État a changé. Autrefois pourvoyeur d'emplois à travers la fonction publique et producteur de biens et services à travers les entreprises

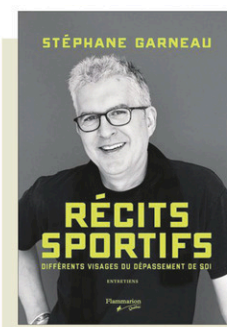
publiques, l'État dans sa forme moderne fixe les règles du jeu et intervient pour pallier les défaillances du marché et non s'y substituer».

L'écologie? Critique sévère de la COP 21, où, «en ce qui concerne les mesures concrètes, peu de progrès ont été faits», il estime que seule une taxe universelle sur les émissions de CO₂ pourra conduire au salut de la planète. À vouloir responsabiliser, sur le principe de l'utilisateur-payeur, les acteurs économiques individuellement, Jean Tirole en oublie que ces mécanismes ne donnent aucun lien à des sociétés en manque de projets communs. Comme la lutte contre le réchauffement climatique.

Le Devoir

ÉCONOMIE DU BIEN COMMUN

Jean Tirole
PUF
Paris, 2016, 640 pages



SPORT

RÉCITS SPORTIFS

DIFFÉRENTS VISAGES
DU DÉPASSEMENT DE SOI
Stéphane Garneau
Flammarion Québec
Montréal, 2016, 192 pages

Les témoignages d'athlètes au sujet de leurs motivations et de leur carrière sont généralement décevants. Le discours sportif, en effet, est riche en clichés sur l'importance du rêve, de la détermination et de la résilience et ressemble souvent à une conférence de chambre de commerce. Ce recueil d'entretiens avec douze athlètes québécois et six observateurs du monde du sport n'échappe pas à ces travers, mais il se lit néanmoins avec un certain plaisir, surtout en cette saison olympique. Inspiré par son défunt père, Richard Garneau, qui admirait les athlètes, l'animateur Stéphane Garneau dit avoir voulu comprendre, avec ce livre, ce qui pousse les sportifs d'élite à se dépasser. Les témoignages les plus intéressants, parce qu'ils dépassent un peu les banalités d'usage, sont ceux de Chantal Petitclerc, qui parle de l'influence qu'a eue l'œuvre de Simone de Beauvoir sur sa motivation sportive, et de Jean-Luc Brassard, peut-être le plus sage et le plus juste des athlètes interviewés, qui confie avoir fini par accepter le fait qu'il adorait son sport, mais qu'il n'aimait pas beaucoup la compétition.

Louis Cornellier

CULTURE › LIVRES

Un endroit où aller

La Maison dans laquelle, « roman monstre » de l'Arménienne Mariam Petrosyan



CHRISTIAN DESMEULES

C'est une sorte d'océan de presque 1000 pages. Mille vies condensées dans un seul lieu appelé « la Maison », une ruine où vivent en communauté des enfants et des adolescents, pour la plupart handicapés, qui y ont été placés en attendant leur majorité. Une sorte d'institut léthargique et centenaire aux confins d'une ville anonyme, « à la frontière entre deux mondes », posé entre des immeubles et des terrains vagues.

La Maison dans laquelle, l'unique roman de l'Arménienne Mariam Petrosyan, née à Erevan en 1969 au sein d'une famille d'artistes, son auteure l'a commencé lorsqu'elle avait 18 ans. Écrite en russe, cette entreprise littéraire hors normes lui aura demandé un investissement d'une dizaine d'années. Après des années de réécriture et d'hibernation, le manuscrit a été édité en Russie en 2009, après être passé entre plusieurs mains.

Un écrivain accueille les pensionnaires: « Salut à vous les avortons, les prématurés et les attardés. Salut les laissés-pour-compte, les cabossés et ceux qui n'ont pas réussi à s'envoler! Salut à vous "Enfants-chiendent"! » Manchot, aveugle ou cul-de-jatte, dès son arrivée dans la Maison, chacun se voit attribuer un surnom. Ils s'appellent ainsi Crochet, Bossu, Sphinx, Fumeur, le Macédonien ou Sauterelle, « le petit garçon sans bras ». Ou bien encore Lapin, un albinos dont les dents de devant « lui donnaient l'allure d'un rongeur ». L'un des personnages les plus

fascinants est l'Aveugle, qui franchira tous les obstacles jusqu'à devenir une sorte de caïd de la Maison.

Des guerres de clans larvées ou éclatantes traversent ainsi tout le roman, les souffre-douleur deviennent parfois bourreaux à leur tour, la Maison a ses cycles. Et les adultes responsables des lieux interviennent peu pour calmer le jeu. « La Maison appartenait aux grands. C'était la leur. Les éducateurs y venaient pour maintenir un semblant d'ordre; les professeurs, pour que les grands ne s'ennuient pas, et le directeur, pour que les professeurs ne s'enfuient pas. Les grands pouvaient bien allumer des feux en plein milieu de leurs chambres et faire pousser des champignons hallucinogènes dans les salles de bains, personne n'était en mesure de leur interdire. »

La Maison est leur monde. Une sorte de microcosme de la société — celle qu'on imagine exister à l'extérieur des murs de l'établissement. Les protagonistes évoluent dans un espace-temps flou, qu'on arrive vaguement à cerner à partir des rares références culturelles qu'on y rencontre (un tel ressemble à « David Bowie jeune », un autre écoute du Led Zeppelin). Pour la plupart de ceux qui y vivent, elle représente le début et la fin du monde. Et sans surprise, c'est avec terreur que plusieurs d'entre eux envisagent le moment de fêter leurs dix-huit ans et d'être poussés hors du nid. Les vagues de suicide n'y sont pas rares.

Fantastique et dialogues mystérieux

Le roman s'intéresse à la vie de quelques bandes en particulier, les Roulants, les Rats, par exemple, et leurs membres vivent dans le souci

TIRÉ DU FILM RUSSIA'S OPEN BOOK INTELLIGENT TELEVISION WNWT
Mariam Petrosyan semble avoir aujourd'hui fait le deuil de l'écriture.

constant d'être acceptés par le groupe. Mariam Petrosyan enregistre leur évolution, leurs interactions, capte leurs moments de solitude et ficelle tout ça avec du fantastique et des dialogues parfois mystérieux.

Sorte de « roman monstre », par son ampleur, par les curiosités et les excroissances qui le traversent à l'image de certains de ses personnages, La Maison dans laquelle est traversé par les influences de Lewis Carroll, de Rudyard Kipling, de Richard Bach (Jonathan Livingstone) ou de Bob Dylan (des extraits de Taran-tula, sa prose expérimentale de 1971, y figurent parfois en exergue). Un mélange de Tim Burton, de Harry Potter, de Stephen King et de Sa Majesté des mouches (William Golding). Un univers qui dérouté autant qu'il envoûte.

Graphiste de formation, Mariam Petrosyan a travaillé une vingtaine d'années en cinéma d'animation. Mère de deux enfants, elle semble

avoir aujourd'hui fait le deuil de l'écriture. Elle l'exprimait dans une entrevue en russe accordée au Chastnyy Korrespondent en 2010: « Je n'ai pas écrit ce livre, je vivais à l'intérieur de lui. » Ajoutant qu'il ne fallait pas attendre d'autres livres de sa part.

Pris dans l'ensemble, malgré son côté souvent sombre, le roman apparaît comme une sorte d'éloge de l'adolescence, valeur refuge avec ses codes et ses valeurs, sa liberté relative par rapport au monde des adultes. Sa longueur contribue sans aucun doute à l'effet « océanique » qui opère. Et tout comme ses jeunes protagonistes, le lecteur pris au piège de la séduction trouble du roman risque lui aussi de ne jamais vouloir en sortir.

LA MAISON DANS LAQUELLE

Mariam Petrosyan
Traduit du russe
par Raphaëlle Pache
Monsieur Toussaint Louverture
Paris, 2016, 960 pages

Quand tout disparaît

Station Eleven ou l'art comme mode de survie

DANIELLE LAURIN

Dans un théâtre de Toronto, un célèbre acteur jouant le roi Lear s'effondre sur scène. Crise cardiaque. Le même soir, dans un hôpital de la ville, une épidémie foudroyante se déclare. Grippe de Géorgie. C'est le point de départ de Station Eleven.

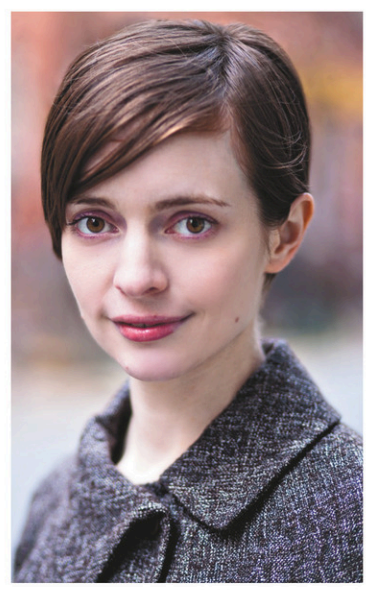
Pas de lien à première vue entre la mort de l'acteur et la pandémie, qui va se propager à la vitesse du feu et décimer 99% de la population mondiale. Mais tout au long du roman, la figure de l'interprète shakespearien reviendra nous hanter.

Par des retours dans le temps judicieusement orchestrés, c'est toute sa vie qui nous sera révélée. On comprendra à quel point cette vie, il voulait en changer, sinon se changer lui-même. Il était sur le point de passer à l'action quand la mort l'a pris par surprise.

Chemin faisant, on rencontre aussi les gens qu'il a côtoyés ici et là: épouses, fils, amis, acteurs... Et on fouille leur histoire à eux aussi. Leur histoire avant, et après le cataclysme. On s'intéresse de plus aux personnes qu'eux-mêmes ont côtoyées ou sont appelés à rencontrer, 20 ans plus tard.

Recoupements nombreux, hasards un peu insistants. Divers procédés narratifs s'entrecroisent, jusqu'à inclure de fictifs extraits de lettres, d'entrevues, d'articles de magazines, de livres, de pièces de théâtre. Et de romans graphiques qui se passent dans une station spatiale, « mille ans dans le futur ». Ça fait beaucoup. Ça s'étire un peu vers la fin. Mais tout se tient. Ceci éclairait cela.

Si ce quatrième roman de la Canadienne Emily St. John, paru aux États-Unis en 2014 et finaliste au prestigieux National Book Award, impressionne, c'est d'abord par la fabuleuse mosaïque narrative qu'il tisse. Cela va bien au-delà de l'intrigue comme telle. Et du contexte de science-fiction dans lequel nous sommes nécessairement plongés.

DESE/RAE L. STAGE
Station Eleven est le quatrième roman d'Emily St. John, et il a été finaliste au prestigieux National Book Award.

« Parce que survivre ne suffit pas »

Parmi les quelques survivants de la terrible pandémie: une jeune actrice de huit ans qui a vu mourir sous ses yeux le grand acteur qu'elle aimait tant juste avant que sa propre vie bascule à jamais. Vingt ans plus tard, elle fait partie de la Symphonie itinérante, composée de musiciens et d'acteurs qui jouent du Shakespeare et interprètent de la musique classique.

Sur leur caravane tirée par des chevaux fatigués, outre le nom de la troupe, il y a d'inscrit cette ligne de texte, inspirée d'un épisode de la série Star Trek: « Parce que survivre ne suffit pas ». Ça ne suffit pas, en effet. La troupe va à la rencontre de petites communautés, tentant de leur apporter du merveilleux, alors que règnent l'anarchie, la barbarie, et que sévissent de prétendus prophètes.

Les frontières entre pays n'existent plus. Plus de gardes-frontières. Plus de polices, de pompiers. Plus de carburant pour les voitures non plus. Plus d'Internet, d'ordinateurs, d'électricité et tutti quanti.

De fait, c'est notre monde

actuel qui apparaît dans ce roman comme de la science-fiction aux yeux des protagonistes, trop jeunes pour avoir eu le temps de profiter de tout ce à quoi donnait accès la modernité avant la catastrophe.

Comme lecteurs, comme lectrices, outre les images marquantes de fin du monde qui rappellent par moments La route de Cormack McCarthy, c'est aussi notre dépendance au fameux progrès technologique qui nous apparaît, en creux.

Ce qui reste

Restent les vestiges du monde ancien, inutiles, inutilisables: cartes de crédit, passeports, téléphones portables, carcasses de voitures rouillées...

Reste la mémoire des plus âgés. L'un d'eux aura d'ailleurs la merveilleuse idée de collectionner ces vestiges comme autant de preuves du passé et d'ériger une sorte de musée de la civilisation disparue. Un autre archivera les témoignages de survivants pour les faire circuler.

Restent les fantômes des proches disparus. Leur souvenir. Et l'entraide, parfois, au

milieu du désastre. La nécessité de s'organiser, de reconstruire, de se reconstruire. L'espoir qu'à force, une étincelle de recommencement surgisse.

Restent aussi le théâtre, la musique. La beauté. « Ce qui a été perdu lors du cataclysme: presque tout, presque tous. Mais il reste encore tant de beauté: le crépuscule dans ce monde transformé, une représentation du Songe d'une nuit d'été dans un stationnement, dans la localité mystérieusement baptisée St. Deborah by the water, avec le lac Michigan qui brille à cinq cents mètres de là. »

L'art comme mécanisme de survie. C'est peut-être ce qui subsiste de plus fort dans Station Eleven.

Collaboratrice
Le Devoir

STATION ELEVEN

Emily St. John Mandel
Traduit de l'anglais
par Gérard de Chergé
Alto
Québec, 2016, 432 pages

Le livre sera en librairie le 23 août.

LA VITRINE



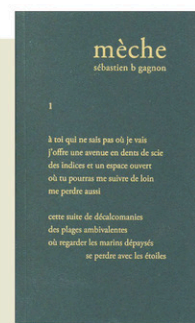
LITTÉRATURE FRANÇAISE

ROMAN

Linda Lê
Bourgeois
Paris, 2016, 175 pages

Linda Lê persiste et signe un récit de passion, Roman, où L., souffrant d'un anévrisme au cerveau qui la laisse aux prises avec une histoire douloureuse, se réveille à l'hôpital. Sur un mode de confiance, d'autofiction et de journal intime, elle raconte alors sa passion pour Roman, un homme mûr qui l'initie durant un an et demi à une littérature exaltée, en la poussant vers ses propres fantômes. La mort rôde dans cette rencontre catastrophique et désirée, où l'esprit instable et fragile de L. fréquente des absolus. Roman est lui-même sujet à des crises psychiatriques, mais il s'insinue en « clandestin » dans sa vie, dit-elle, en « extraterrestre ». Voyageur en Orient, il se fonde au souvenir de son frère mort, un « jumeau perdu » en qui elle se dédouble à la manière de Nerval. Quoique trahie par Roman, L. lui donne un statut littéraire où se joue toute l'emprise symbolique qu'il exerce aussi dans sa vie réelle. On est dans un vertige autofictif puissant, un archétype que l'écrivaine décrit comme « l'accident cérébral et l'envoûtement par un individu d'une haute toxicité ».

Guylaine Massoutre



POÉSIE

MÈCHE

Sébastien B. Gagnon
L'Oie de Cravan
Montréal, 2016, 68 pages

Promesse d'amour, promesse d'auteur, comme on peut le jurer quand on est ado: écrire 54 poèmes en 54 jours à l'être aimé, parce qu'il faut prouver à l'autre son importance. Folie douce qui dure ce que durent les roses, à savoir pas même 54 jours, que cet amour-là. L'auteur réalisera tout de même son projet jusqu'au désamour à partir de la page 49. La passion se dit de façon étrange ici: « je t'y donnerai mon innocence / mes matins / tous mes matins / pour plier ma main avec la tienne / comme dans les accidents d'automobiles ». Nous imaginons déjà l'amoureuse transie et bouleversée, mais c'est notre propre imagination qui est alors sollicitée. Étrange chant porté par une naïveté qu'on pourrait croire feinte et une conscience politico-sociale qui tarade le présent des amoureux. Ainsi, ce pseudo-reproche: « l'eau souillée des capitalistes montera jusqu'à l'étage / tu te seras essayée au commerce et auras brûlé des efforts avec des papiers de calculatrices ». Pas simple, l'amoureux. Il avoue, un peu candide: « tu me renieras peut-être parce que j'aurai jugé tout seul ce qui est bon ou mauvais ». Cette poésie, qui aurait pu sombrer dans le quêtaine fini, tient pourtant la route, car la sincérité veille à ce que le style ne s'édulcore pas. Et cette tendresse parfois, qui fait survivre l'émotion, nous mène à ce seul vers qui à lui seul résume le projet: « pourrais-tu ramasser mes morceaux si je perds un peu de toi. »

Hugues Corriveau



Du 8 au 14 août 2016

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ NO DE SEMAINES

▼ Romans québécois

1	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	3/17
2	Vrai ou faux	Christine Brouillet/Druid	1/10
3	Vi	Kim Thuy/Libre Expression	2/19
4	Les maisons	Fanny Britt/Cheval d'août	9/2
5	La théorie du drap contour	Valérie Chevalier/Hurtubise	7/18
6	Les chevaliers d'Antares • Tome 2 Basicis	Anne Robillard/Wellan	4/13
7	Les filles de l'Allemand	Annie-Claude Thériault/Marchand de feuilles	-/1
8	La bête à sa mère	David Goudreault/Stanké	-/1
9	Naufrage	Biz/Leméac	-/1
10	Ça peut pas être pire...	Nathalie Roy/Libre Expression	5/13

▼ Romans étrangers

1	La fille de Brooklyn	Guillaume Musso/XO	2/21
2	Crossfire • Tome 5 Exalte-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec	1/6
3	Le temps des regrets	Mary Higgins Clark/Albin Michel	3/11
4	Le temps est assassin	Michèle Bussi/Presses de la Cité	8/2
5	Mariachi Plaza	Michael Connelly/Calmann-Lévy	6/11
6	Un été pour tout changer	Brenda Bowen/City	7/4
7	L'horizon à l'envers	Marc Levy/Robert Laffont	5/27
8	L'insoumis	John Grisham/Lattès	4/14
9	Cours, Alex Cross!	James Patterson/Lattès	-/1
10	Le dormeur de lions	Camilla Läckberg/Actes Sud	10/5

▼ Essais québécois

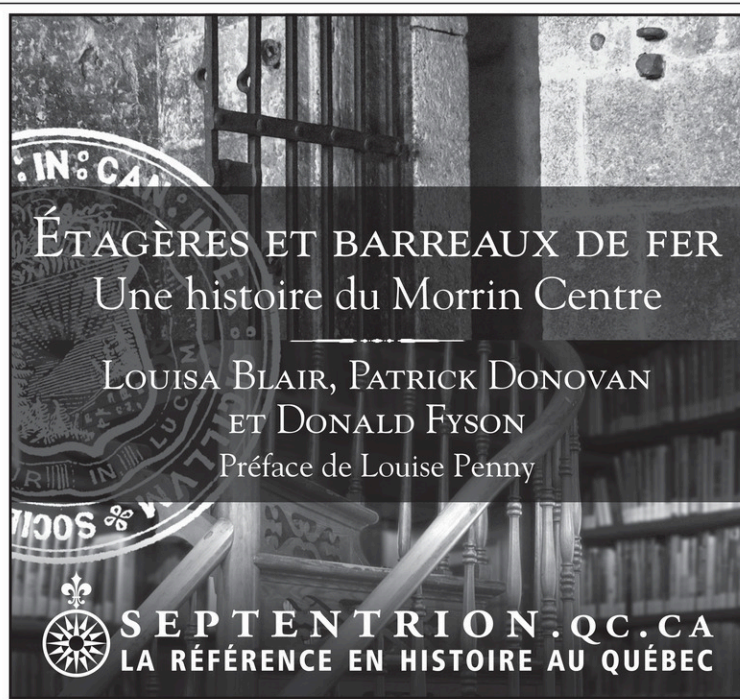
1	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse	1/44
2	Trouve-toi une vie. Chroniques et sautes...	Fabien Cloutier/Lux	9/3
3	Kuei, je te salue. Conversations sur le racisme	Deni Ivan Béchard Natasha Kanapé Fontaine/Écosociété	3/15
4	Le multiculturalisme comme religion politique	Mathieu Bock-Côté/Cerf	2/2
5	Une escroquerie légalisée	Alain Deneault/Écosociété	7/2
6	Les passagers clandestins. Métaphores et...	Ianik Marcol/Somme toute	6/8
7	Le guide des bars et pubs de Saguenay	Mathieu Arseneault/Quartanier	4/14
8	La médecine	Alain Deneault/Lux	5/5
9	La dure école	Normand Baillargeon/Leméac	8/3
10	Treize verbes pour vivre	Marie Laberge/Québec Amérique	-/1

▼ Essais étrangers

1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	1/30
2	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	2/26
3	Le plus et le moins	Erri De Luca/Gallimard	3/2
4	Penser l'Islam	Michel Onfray/Grasset	-/1
5	Les Trumperies. Le meilleur du...	François Durpaire Kevin Picciau/Édito	4/8
6	l'vres paradis, bonheurs héroïques	Boris Cyrulnik/Odile Jacob	9/4
7	Je s'enfonce donc je suis. Les métamorphoses...	Elsa Godart/Albin Michel	-/1
8	Tout peut changer. Capitalisme et...	Naomi Klein/Lux	-/1
9	Il est avantageux d'avoir où aller	Emmanuel Carrère/POL	-/1
10	Sable mouvant. Fragments de ma vie	Henning Mankell/Seuil	-/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



ÉTAGÈRES ET BARREAUX DE FER
Une histoire du Morrin Centre
LOUISA BLAIR, PATRICK DONOVAN
ET DONALD FYSON
Préface de Louise Penny

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

CULTURE › LIVRES

La science dit-elle la vérité ?

LOUIS CORNELIER



Avec sa tête de guitariste heavy métal et sa passion pour les rats, qui lui courent parfois sur les épaules pendant ses conférences, l'astrophysicien et philosophe français Aurélien Barrau est un drôle de personnage. Professeur à l'Université Grenoble-Alpes et chercheur spécialisé en cosmologie, le scientifique s'adonne aussi à la poésie. C'est un phénomène, quoi, et il faut s'atteler pour le lire parce que sa réflexion est costaud.

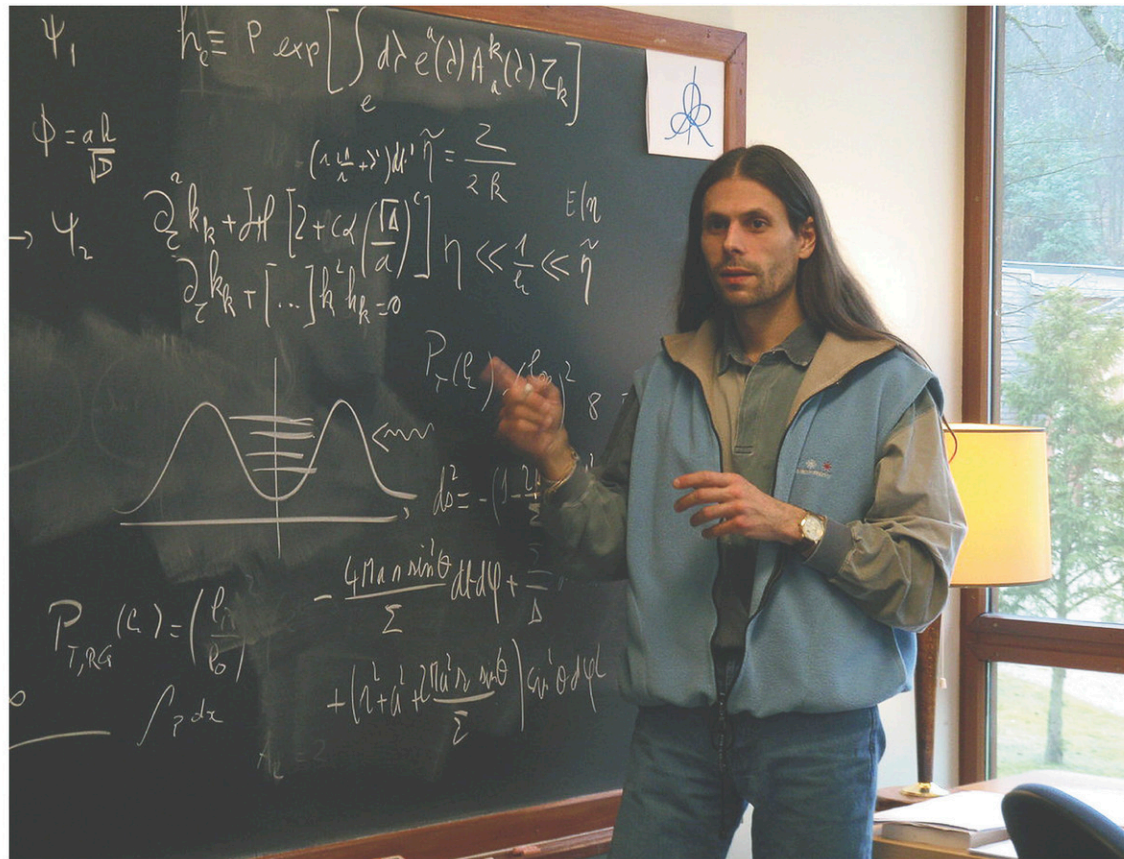
Auteur de quelques livres savants sur la cosmologie, Barrau pose, dans *De la vérité dans les sciences*, un court essai paru le printemps dernier, une question pour le moins corsée, qui relève de cette approche philosophique qu'on appelle l'épistémologie : la science détient-elle la vérité ?

« Le recours à l'argument "scientifique" a parfois vertu incantatoire, constate-t-il. Référer à la scientificité d'une démarche, c'est presque couper court au débat. La science serait comme résolulement, absolument, du côté de la correction, voire de la vérité. Est-il légitime de lui conférer un tel primat ? »

Brillante, exigeante et dérangeante, la réponse formulée par Barrau ébranle les certitudes contemporaines. Ni scientifique ni laxiste, elle plaide « pour une irréductible diversité de manières d'appréhender, d'affronter et d'inventer le réel » et ne cache pas sa volonté de « plonger le lecteur dans un certain "inconfort" pour lui éviter les analyses à l'emporte-pièce qui ne font pas justice à la subtilité du point abordé ».

Qu'est-ce que la vérité ? Barrau n'est pas un trublion postmoderne qui nie la pertinence du concept de vérité. « Plus qu'un devoir », écrit-il, la vérité est une méthode. La contrainte de vérité n'est pas optionnelle. Elle ne se négocie pas. » Il ajoute, cependant, que la science « ne révèle pas le réel en lui-même », que « le prisme physico-mathématique n'est qu'une perspective parmi tant d'autres possibles » et que si la science nous permet d'appréhender efficacement le « réel scientifique », rien ne permet toutefois d'affirmer « que celui-ci embrasse la totalité des modes d'être ».

Saint-Thomas d'Aquin, rap-



WIKIPEDIA C.C.

Pour Aurélien Barrau, il faut accepter le fait que la science n'est qu'un mode d'accès au réel parmi beaucoup d'autres.

pelle Barrau, définissait la vérité comme l'adéquation de la pensée et des choses. Aujourd'hui encore, cette définition s'impose dans le monde de la science et dans la vie courante. Or, souligne Barrau, elle ne va pas de soi. Comment l'appliquer, par exemple, à une symphonie de Beethoven ou à un poème de Gaston Miron ?

Pour l'astrophysicien, il faut donc accepter le fait que « la science n'est qu'un mode d'accès au réel, parmi beaucoup d'autres », notamment les arts et la littérature, et que la vérité qui résulte de sa pratique ne révèle pas l'essence pure du monde, mais fournit une rigoureuse description du réel, qui reste « dépendante d'un système de pensée » humainement construit.

Il ne faut pas voir dans cet essai audacieux une attaque contre la science. Barrau, d'une certaine façon, la vénère, mais il déplore la tendance à en figer la définition et la pratique. Il montre que définir la science par le recours au langage mathématique (l'éthologie, par exemple, échappe à ce critère), par sa capacité de prévoir, par son lien avec l'expérience (l'astrophysique n'est pas vraiment expérimentale et, de plus, « une expérience ne parle qu'au sein d'un cadre interprétatif » ; la mort d'Einstein, par exemple, est peut-être un fait, mais, « à l'échelle des noyaux atomiques, rien de

lui n'a disparu en 1955 ») ou par son rapport avec la rationalité est insuffisant et imprécis.

Relativisme cohérent

Au fond, suggère Barrau, la science se définit d'abord comme « une tension constitutive entre, d'une part, la liberté presque démiurgique du scientifique et, d'autre part, la contrainte terrible que constitue le réel ». La science, en ce sens, est une « création sous contrainte », qui invente un « rapport au monde » en respectant son « altérité radicale ». Son culte du doute et son souci de la méthode la rendent respectable et belle, souligne l'astrophysicien, mais ne justifie pas le primat qu'on lui accorde, notamment à l'école.

Barrau rend justement hommage au philosophe Gaston Bachelard, qui refusait de choisir entre science et littérature pour plutôt défendre la nécessité d'une diversité des approches du réel. Dans l'histoire et aujourd'hui encore, note Barrau, « l'immense majorité des vivants, y compris des humains, ne connaissent rien à la physique et n'en sont pas moins dans un rapport intense et authentique avec le réel ».

Après avoir brillamment discuté des thèses des plus grands philosophes des sciences du XX^e siècle — Popper, Feyerabend, Kuhn et quelques autres —, Barrau plaide, en s'appuyant entre

autres sur Derrida, pour un « relativisme cohérent ». Il ne s'agit évidemment pas de dire que « tout se vaut ». Le scientifique précise que le créationnisme et le négationnisme doivent être combattus parce qu'ils sont ineptes et dangereux.

Il s'agit plutôt, en reconnaissant la spécificité de la science et son efficacité dans la compréhension d'un réel qui existe hors de nous, de valoriser la diversité des rapports au monde — la science ne les résume pas, même pour un physicien — et d'accepter que nos convictions, même scientifiques, « sont les résultats d'une histoire, d'un environnement intellectuel, d'un cheminement culturel, de circonstances contingentes et parfois imprévues », qu'elles sont donc « des choix ou des constructions plus que [...] des révélations ou des pré-existants », et qu'il convient donc d'interroger le cadre de pensée qui les fonde au lieu de figer la vérité.

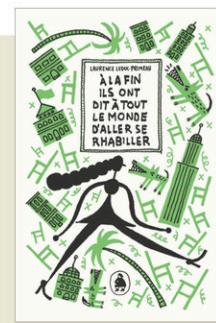
Défenseur de la science qu'il refuse toutefois de considérer comme le seul point de vue valable sur le réel, Aurélien Barrau est un penseur de haut vol.

louisco@sympatico.ca

DE LA VÉRITÉ DANS LES SCIENCES

Aurélien Barrau
Dunod
Paris, 2016, 96 pages

LA VITRINE



ROMAN QUÉBÉCOIS

À LA FIN ILS ONT DIT À TOUT LE MONDE D'ALLER SE RHABILLER

Laurence Leduc-Primeau
Ta mère
Montréal, 2016, 228 pages

Après une tentative de suicide, une jeune femme, Chloé, débarque dans un pays hispanophone de l'hémisphère sud du continent américain, dans une ville portuaire surnommée la « capitale des psys ». « Ici, ils sont tous fous. C'est pour ça que je suis venue. » Agressée par le bruit et la pollution, isolée par son ignorance de la langue et sa timidité maladive, elle se terre dans sa chambre où, fuyant ses colocataires, elle monologue devant une tache sur le mur tout en caressant son mal de vivre. « Je ne peux accepter que la vie ne soit rien de plus que la somme des jours qui s'allongent », confie-t-elle. Quelques rencontres forcées vont vite la renvoyer à sa sexualité éteinte et à l'impossibilité de l'amour. Long récit dépressif qui se double d'un choc culturel mal vécu, divagation narrative, *A la fin ils ont dit à tout le monde d'aller se rhabiller*, de Laurence Leduc-Primeau, baigne dans le flou et nourrit une révolte juvénile et impuissante. Un peu vain et complaisant, malgré quelques éclairs poétiques.

Christian Desmeules



POLAR

UNE SALE AFFAIRE

Marco Vichi
Traduit de l'italien
par Nathalie Bauer
Éditions Philippe Rey/Noir
Paris, 2016, 280 pages

Nous sommes en 1964, à Florence, et le commissaire Bordelli enquête sur la mort d'une fillette de sept ans, étranglée et sauvagement mordue. Un pied dans ses souvenirs de résistance et l'autre dans un quotidien qui fait se dérouler un film italien réaliste en noir et blanc, le policier semble surtout débordé par tout ce qui lui arrive et il apparaît aussi bordélique que dans sa première enquête (*Le commissaire Bordelli*, chez le même éditeur). Mais les cadavres ne cessent de s'accumuler et, en plus de celui de l'un de ses fidèles indicateurs, Bordelli se retrouve bientôt avec trois fillettes assassinées. L'enquête piétine... lorsqu'il tombe presque par hasard sur un chasseur de nazis appartenant à la Colombe blanche, un groupe avec lequel il a déjà travaillé à la fin de la guerre. Cela lui permet d'expliquer la mort de son informateur trop curieux et le met sur la piste d'un étrange individu qu'il soupçonne sans parvenir à trouver la moindre preuve... avant que tout se résolve de façon brillante. Cette nouvelle enquête est tout aussi savoureuse que celle qui nous avait fait découvrir l'impossible personnage de Bordelli. Entouré de ses mêmes précieux collaborateurs — Piras, le légiste Diotivede, Toto le cuisinier et ses recettes, sans oublier sa bonne amie Rosa —, le commissaire se permettra même une pétillante histoire d'amour avec une agente de la Colombe blanche. Vivement une autre histoire aussi « politically incorrect » !

Michel Bélaïr



POLAR

LE TEMPS EST ASSASSIN

Michel Bussi
Presses de la Cité
Paris, 2016, 532 pages

Michel Bussi — une sorte de météore au palmarès des auteurs français les plus lus — nous raconte ici une histoire qui se passe en deux temps. La première tranche située en 1989 définit déjà le lieu et les personnages qui hantent ce sombre récit : nous sommes en Corse, sur la presqu'île de la Revelata, près de Calvi. Et ce premier épisode va se terminer de façon tragique par le plongeon dans le vide d'une voiture transportant Clotilde, la jeune narratrice, Nicolas, son frère aîné, et ses parents Palma et Paul Idrissi. Seule Clotilde survivra miraculeusement et nous la retrouverons 27 ans plus tard alors qu'elle revient pour la première fois sur les lieux du drame avec sa famille à elle : son mari, Franck, et sa fille Valentine. Dès son retour au camping des Euproctes, où elle venait jadis tous les étés avec les siens, une série d'événements bizarres se produisent : plus encore, elle reçoit un message où elle reconnaît l'écriture de sa mère. Clotilde mène son enquête et apprend peu à peu ce qui s'est vraiment passé il y a 27 ans ; à mesure que le portrait se fait plus clair, tout s'accélère. La vengeance pointe à l'horizon alors que Valentine est victime d'un « accident » et que le patron du camping est assassiné. Il y aura même des enlèvements et un autre plongeon du haut d'une falaise... Le scénario est en fait tellement inattendu que le lecteur ne saisira qu'à la toute fin qui est derrière tout cela. Les personnages de Bussi sont solides ; son portrait du patriarcat Idrissi est remarquable, même si le vieux Corse se transforme presque en superhéros à la fin. Son écriture est fluide et la description de lieux où se déroule tout cela donne envie d'aller s'y perdre. N'empêche qu'on a tout au long l'impression de lire une histoire écrite pour qu'elle soit portée à l'écran...

Michel Bélaïr

La leçon grecque à l'Europe entière

L'économiste américain James K. Galbraith prend la défense de la Grèce

MICHEL LAPIERRE

Selon James K. Galbraith, en osant dire non à 61%, par référendum en 2015, à ses créanciers dont l'ultimatum « serait synonyme de plus d'austérité et de destruction du tissu social », la Grèce, « en dépit de tous ses défauts », a réussi à « sauver l'Europe ». Pour l'économiste américain hétérodoxe, la crise grecque résulte moins d'une irresponsabilité nationale que de la débâcle financière propagée, entre 2007 et 2009, des États-Unis au reste du monde.

Dans *Crise grecque, tragédie européenne*, James K. Galbraith signale que sa famille est très liée au sort tragique de la Grèce qui remonte à l'occupation nazie, à « la trahison des résistants par les Britanniques » et au « putsch des colonels de 1967 (soutenu par la CIA) ». Il rappelle que son père, le célèbre John K. Galbraith, conseiller économique de présidents américains démocrates, intervint auprès de la Maison-Blanche pour empêcher l'exécution par les colonels d'Andréas Papandréou, figure progressiste du pays.

Fidèle à cette sympathie pour la marche en avant du peuple grec, Galbraith fils séjourne à Athènes presque en permanence pendant la crise de 2015 pour conseiller, dans le gouvernement de gauche, son vieil ami Yanis Varoufakis,



LOUISA GOULIAMAKI AGENCE FRANCE-PRESSE

Manifestations devant le parlement grec à Athènes en février 2016

ministre des Finances, et le premier ministre Alexis Tsipras. Il les accompagne à Bruxelles, capitale en pratique de l'Union européenne, et à Berlin, car les banques allemandes sont les principales créancières de la Grèce, pour négocier une entente sur le défaut de paiement du pays.

Pour Galbraith, le sort de la Grèce est inséparable de celui

du continent, puisque Tsipras et Varoufakis sont « sans doute les derniers dirigeants de toute l'Europe appartenant à une authentique gauche pro-européenne ». Voilà la réflexion capitale qui se dégage du livre.

L'économiste la complète en soulignant que, si la gauche de Tsipras et Varoufakis est remplacée par une coalition eurosceptique, « l'incendie

anti-européen se propagera, en France, au Royaume-Uni, en Espagne, parmi d'autres nations ». Le Royaume-Uni n'a pas attendu une hypothétique flambée d'euroscepticisme en Grèce pour se prononcer en faveur de son retrait de l'Union européenne par un référendum en juin 2016.

Galbraith insiste sur un rare phénomène observé à Athènes : l'expression d'un « sentiment de dignité qui a bien plus de valeur que l'argent ». On le croit lorsqu'il affirme que ce sentiment contagieux pourrait gagner les autres nations peu favorisées de l'Europe.

Pour renforcer l'idéal de l'unité européenne, réponse générale à la Deuxième Guerre mondiale, Galbraith envisage même l'annulation de la dette grecque. Un président états-unien aussi conservateur que George Bush père n'avait-il pas déjà réduit la dette de l'Amérique latine envers l'oncle Sam ? L'Europe a une lourde dette morale envers la Grèce : son propre nom, celui de la belle aux grands yeux dont s'éprit Zeus dans la mythologie.

Collaborateur
Le Devoir

CRISE GRECQUE, TRAGÉDIE EUROPÉENNE

James K. Galbraith
Seuil
Paris, 2016, 256 pages

Alternatives

CONSTRUIRE ENSEMBLE
un monde différent

Pour nous appuyer :

www.alternatives.ca • 514.982.6606